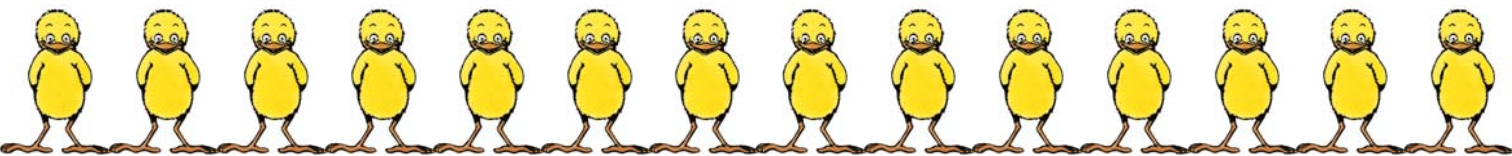
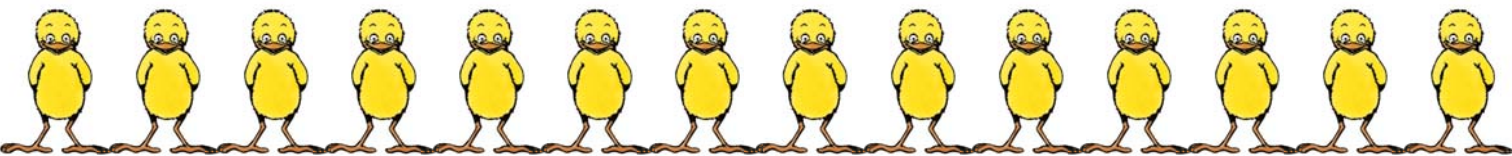
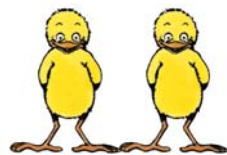
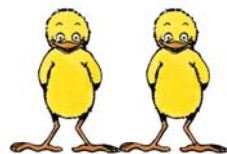
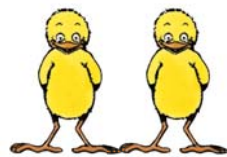
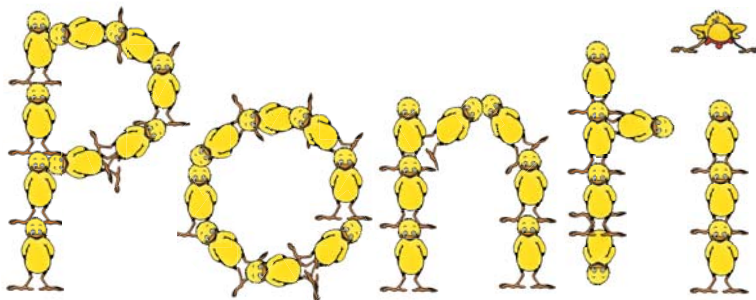
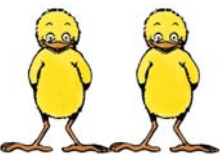
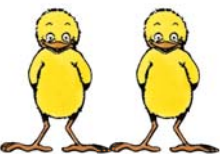
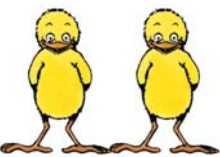
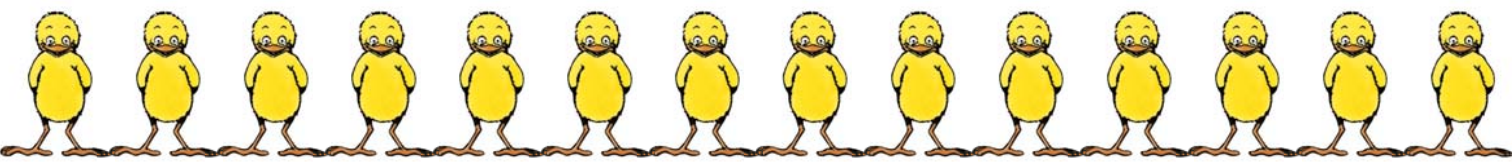
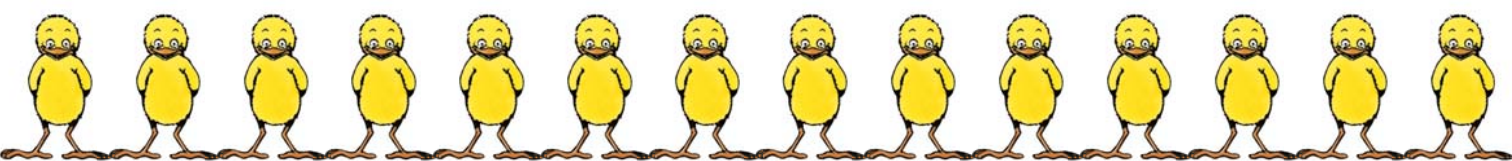


Ponti Foulbazar

Tout sur votre auteur préféré • l'école des loisirs





Ponti Foulbazar

par Lucie Cauwe



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

SOMMAIRE

Biographie	7
Papa <i>par Adèle</i>	18
L'interview de Blaise, le poussin masqué	24
Témoignage de la maman	26
Portrait de Claude Ponti par son ennemi intime	30
Dans l'atelier de Claude Ponti	32
Inventaire de la table de travail	34
Dialogue avec les outils à dessin	39
Apprenez à dessiner comme Claude Ponti	46
Comment naissent les noms ?	48
Les codes-barres	53
Questions-réponses	56
Révélations pontiesques	68
Bibliographie	88

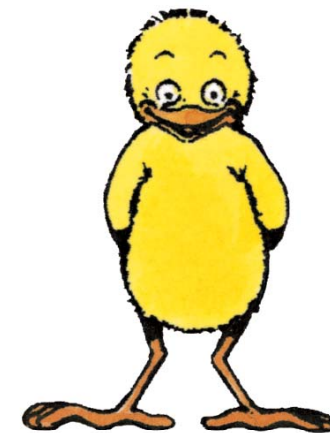
© 2006, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par Roto Ouest

Photos : Adèle Ponticelli (p. 35 à 44 et quatrième de couverture), famille Ponticelli,
Christelle Renault (p. 33 à 45, photos couleurs)



BIOGRAPHIE

Si je vous dis « Claude Ponti », quelle couleur répondez-vous ?
Bleu bien sûr. L'homme s'habille en bleu, écrit même ses mails en bleu.
Si je vous dis « Claude Ponti », quelle musique répondez-vous ?
Du koto japonais, comme celui du disque placé dans le lecteur.
Si je vous dis « Claude Ponti », quel animal répondez-vous ?
Un poussin évidemment.
Combien en a-t-il déjà dessiné dans sa vie ?
Cent ? Non. Mille ? Non.
Un million ? On s'approche de la bonne réponse.
Tous différents !
Tout mignons dans leur duvet jaune
avec leur grand sourire qui leur barre le bec.



Mais regardez cette photo : le petit garçon en haut, n'a-t-il pas un air de poussin de Ponti ? Si, bien entendu.

Parce que ce gamin d'une dizaine d'années, c'est Claude Ponti !



École primaire de Clairefontaine, année scolaire 1957-1958.

À cette époque, il habite encore en Lorraine, à Lunéville, où il est né le 22 novembre 1948.

Son père est chrono-analyseur, sa mère est institutrice. Il se retrouvera même une année dans sa classe. Ce qui n'est pas son meilleur souvenir.

Il a deux frères, un aîné, Alain, et un cadet, Michel.

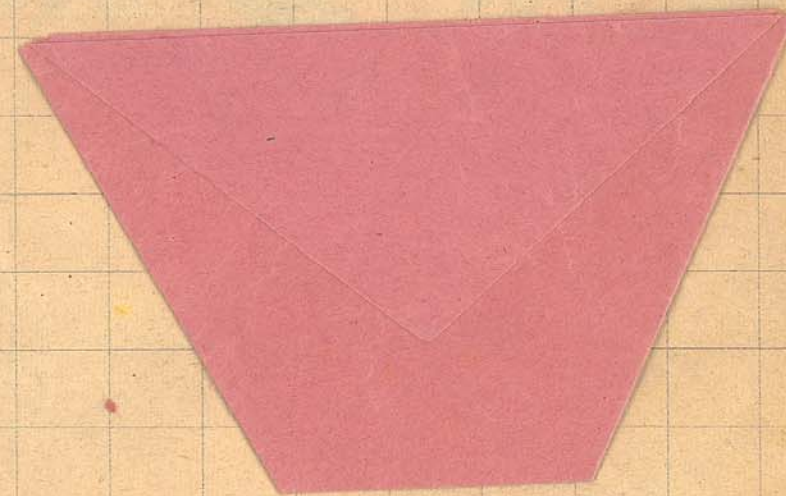
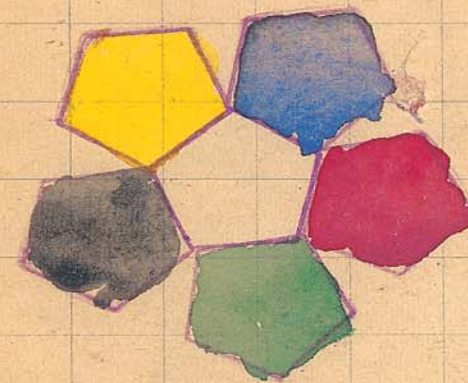


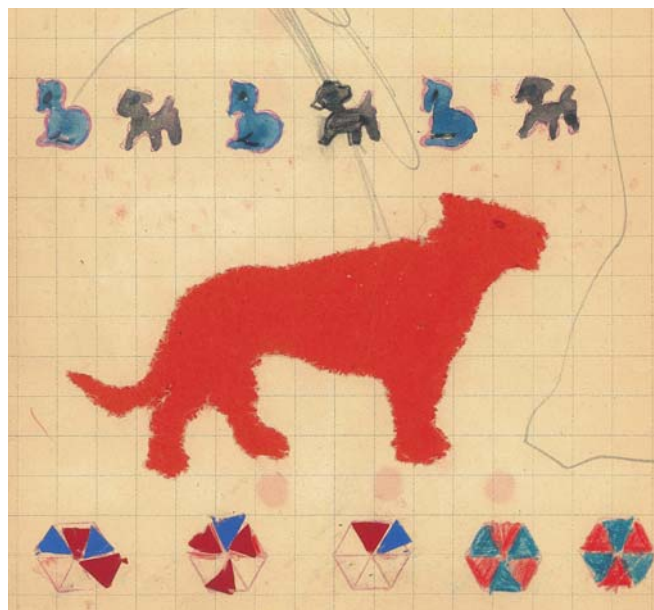
Claude avec son ombre.



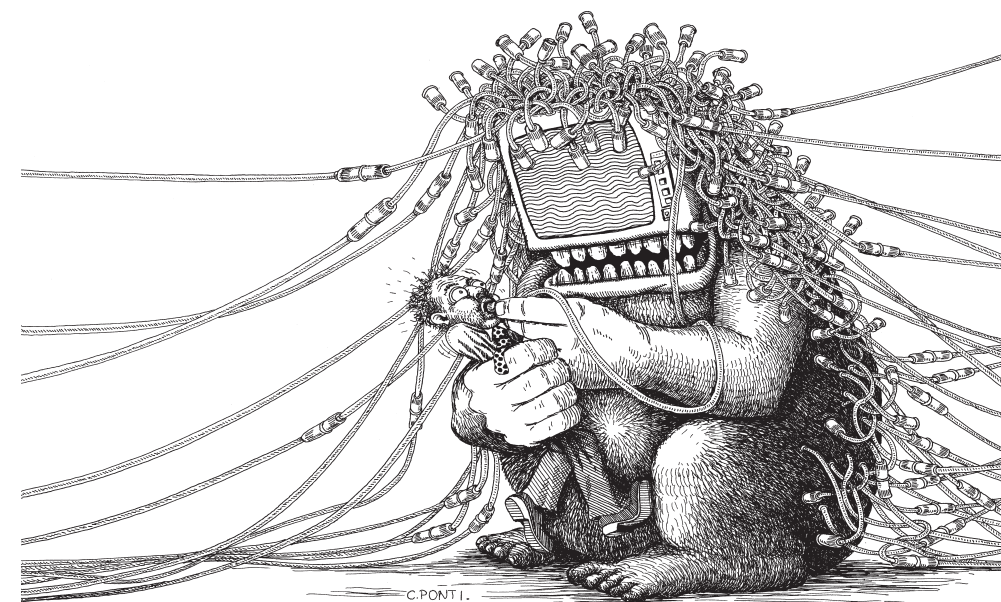
Claude avec son frère Alain.

Dans ses cahiers
d'écolier, il dessine
de la main gauche
des poussins, déjà,
entre les feuilles
automnales et le
sapin de Noël.
Plus tard,
ses poussins
s'amuseront sans
vergonne avec
les codes-barres à
l'arrière des livres.





En 1967, il passe son bac et se sent « libéré » même si la majorité officielle n'est qu'à vingt et un ans. Il tâte des beaux-arts à Aix-en-Provence et puis entame des études de lettres et d'archéologie à Strasbourg. À vingt ans, il arrive à Paris. Il dessine, peint et apprend la gravure. Comme il faut aussi manger, il travaille : des petits boulots comme garçon de courses à l'hebdomadaire *L'Express*, ce qui lui donnera l'occasion, quelques années plus tard, de réaliser ses premiers dessins de presse. Il y commence par des culs-de-lampe, illustre la rubrique économique, la page féminine.



Dessin sur l'envahissement de l'informatique paru dans L'Express.

L'homme n'est qu'un poisson en maillot de bain.

Au commencement était l'eau. Un poisson en est sorti un jour pour bronzer sur la plage. Quelque temps après, ses branchies ont été remplacées par des poumons, ses écailles par une peau douce chez les femmes, ses bras ont poussé, ainsi que des jambes, pour descendre les escaliers ; il a mis des lunettes et regardé la télé : l'homme était né. Depuis, je ne peux pas voir approcher une sole meunière sans penser qu'il s'agit peut-être de ma grand-mère. L'homme issu de l'onde fait tout pour y retourner. Il prend des bains chez lui dans une grande casserole en émail — il ne manque que le couvercle et on pourrait le faire cuire à la vapeur. L'été, il parcourt des milliers de kilomètres pour aller se tremper dans cet océan d'où il est sorti. Oublions les maîtres nageurs, l'huile solaire, les cris des enfants, les ballons qui éclaboussent en rebondissant, les planches à voile et les maillots de bain échancrés des jeunes filles. En se baignant, l'homme retrouve sa Mère, la mer, son liquide fetal. Parfois, un individu ne remonte pas ; il n'est pas mort, il est redevenu poisson.

Une sorte d'homme, nommé « parisien », tente régulièrement de mettre de l'eau autour de son corps. Il utilise pour cela des piscines et, depuis quelques semaines, il a découvert — loué soit Neptune ! — un immense aquarium, situé sur un boulevard extérieur et nommé pour cela Aquaboulevard. Le Parisien entre au parking habillé, prend un ascenseur, puis pénètre dans un placard appelé cabine, dont il faut déplier la banquette pour fermer la porte — système peu coûteux et pratique, évitant le bruit carcéral des loquets. L'homme qui sort alors est un poisson en maillot de bain. Un troupeau d'hommes, disons un banc, l'attend dans l'immense bassin, où il fait aussi chaud que sur les côtes vénézuéliennes, un soir de juin,



ILLUSTRATION CLAUDE PONTI

Homo aquarius

il y a plusieurs années déjà.

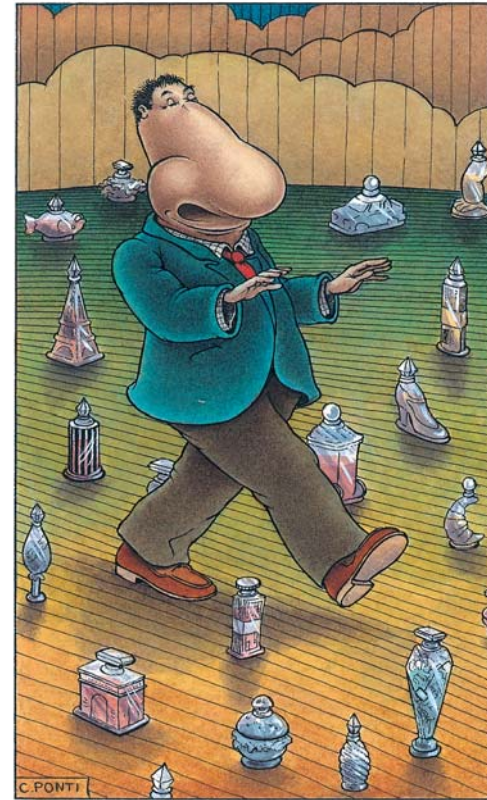
L'homme-poisson est un enfant, il joue avec les grosses vagues artificielles — mais qui mouillent réellement — en poussant des cris de bête. Il est vrai qu'entre le poisson et l'homme il y a eu le singe et Christophe Lambert. La vision de quelques centaines de Parisiens presque nus hurlant à chaque déferlante en jaillissant hors de l'eau

chaude aurait réjoui Darwin lui-même, s'il était venu à l'Aquaboulevard, ce qui est improbable quand on connaît la phobie des embouteillages du grand savant.

Lorsqu'il a assez crié, l'homme trempé va nager dans un immense couloir qui sort de l'aquarium. Là, le poisson-qui-pense constate que le temps est plus frais dehors que dedans, et qu'il

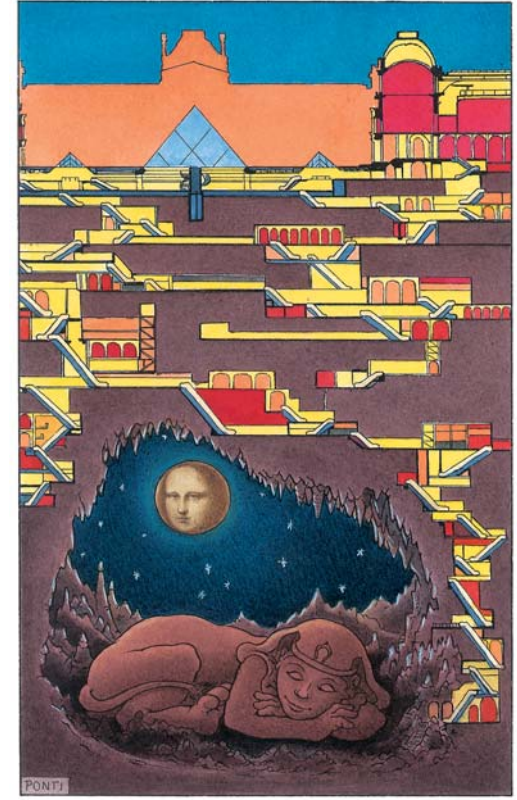
faut du soleil pour qu'on puisse bronzer sur la pelouse. On ne dira jamais assez que ce genre d'expériences accumulées développent l'intelligence de l'homme, qui continue à évoluer et finira — s'il faut en croire Teilhard de Chardin — par constituer une « noosphère », composée d'esprits humains ayant oublié leurs corps. Mais, pour l'heure, nous n'en sommes pas là. Voici qu'un jet d'eau à rendre jaloux les pompiers arrose les baigneurs ; ici, c'est un toboggan qui serpente, comme un anaconda dans la jungle amazonienne, autour de l'aquarium. Mais nous écrivons cela sans avoir vérifié nos sources. Nous n'avons pas pris le toboggan, par timidité, et la franchise nous oblige à avouer au lecteur que nous n'avons jamais vu d'anaconda dans la forêt brésilienne, et cela pour une bonne raison : nous n'y sommes jamais allés.

Parfois, le poisson de l'Aquaboulevard veut essayer le court-bouillon ; il utilise donc un petit bassin trop chaud et plein de bulles : le jacuzzi. Puis, lorsque sa peau commence à se friper à force d'être mouillée, il sort souriant de l'eau ludique, il remercie la nature et les promoteurs de ce lieu de détente (dont plusieurs banques). Il repasse par le placard et, en arrivant au parking, par un processus accéléré de l'évolution de l'espèce, il est redevenu homme parisien, avec un pantalon et une petite voiture métallique qu'il appelle « boîte à sardines », ce qui n'est pas innocent. Rentré chez lui, l'ancien poisson aura un geste admirable : l'exercice physique lui ayant donné soif, il va boire de l'eau. Instant magique où tout est dans tout, et réciproquement : l'eau où il est né vient l'entourer, le cajoler, le mater ; il la fait pénétrer à l'intérieur de son corps ; la boucle est bouclée. Mais cela ne répond pas à la vraie question : les poissons boivent-ils de l'eau ? **Philippe Aubert** ●



C. PONTI

Paris est un parfum



PONTI

Louvre, station Pyramide

Une chronique hebdomadaire et deux dessins, parus dans L'Express.

En parallèle, il peint, par passion, « avec précision et réalisme des choses qui n'existent pas », s'essaie à différentes techniques et dessine à la plume des planches très fouillées. Ses œuvres sont exposées dans des galeries parisiennes de 1972 à 1978. Au début des années 1980, il travaille aussi comme directeur artistique à l'Imagerie d'Épinal. Il y édite des livres de Tardi, Fred, et des images de nombreux auteurs de bande dessinée, dont Martin Veyron. Un apprentissage en direct des techniques de fabrication du livre, de la mise en pages à l'impression. Puis, en 1984, la page de *L'Express* se tourne par un licenciement.

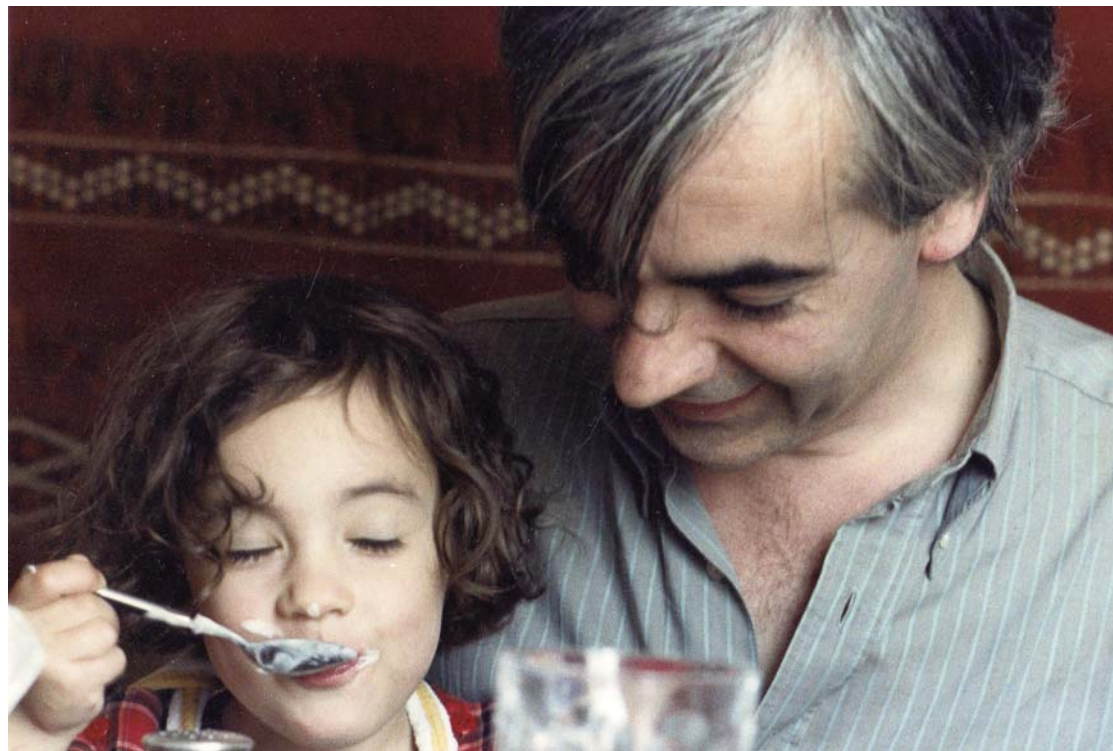
Adèle pointe le bout de son nez un matin du printemps 1985. Tout change pour Claude Ponti. Il décide d'offrir à sa fille un livre qu'il fera rien que pour elle. Mais en deux exemplaires, un original et une copie de sécurité, car il sait que les bébés mangent leurs livres. À ce moment, il pense très sérieusement ne faire qu'un seul livre dans sa vie : *L'album d'Adèle*, un faux imagier géant où Adèle pourra ramper.

C'est sans compter sur le destin ! Claude Ponti, lors d'un rendez-vous chez Gallimard, a dans son carton à dessin les deux doubles pages centrales de cet *Album d'Adèle*. Ces pages convainquent immédiatement l'éditrice Geneviève Brisac. Il n'est plus question d'exemplaires privés...

Elle publie sans hésiter *L'album d'Adèle*. Le livre paraît en 1986, suivi, entre autres, d'*Adèle s'en mêle*, en 1987, et *Adèle et la pelle*, en 1988. Ensuite Claude Ponti rallie l'école des loisirs où il retrouve Geneviève Brisac. À ce jour, il y a déjà publié une soixantaine de titres dont *Pétronille et ses 120 petits*, *L'Arbre sans fin*, *Okilélé*, *Georges Lebanc* ou *La revanche de Lili Prune*.

Des livres de tous les formats, du plus grand au plus petit, en papier ou en carton, pour tous les âges. Il ne quitte cette maison où il se sent si bien que pour publier trois romans pour adultes, aux Éditions de l'Olivier.





Adèle, une petite cuillère, un yaourt et son père.

PAPA *par Adèle*

– Bonjour, je suis la fille de Claude Ponti. Souvent les gens sont fiers d’être des « fils de » ou « fille de », alors que franchement il n’y a pas de quoi, ils n’ont pas œuvré avec acharnement pour l’être. Ben oui, quand on est « fille de » on naît « fille de » ! Mais il en est tout autrement pour Adèle, fille de Claude Ponti. Pourquoi ? Quand je suis sortie, difficilement, de la petite piscine qu’était ma maman, le monde a changé, car en me mettant au monde, mes parents ont accouché d’un deuxième enfant, Claude Ponti.

Je n’ai pas la prétention de me présenter comme une muse car je suis plus une cause qu’une inspiratrice. Mon papa voulait me faire un beau cadeau en plus de ma naissance, il a décidé de me faire un livre, JUSTE POUR MMMMMOOOOOOOOOIIIIIIIIII. Seulement comme je n’avais que quelques jours, j’étais trop jeune pour articuler mon égoïsme quand, par hasard, il a montré le début de mon livre à un éditeur qui voulut le publier, je n’ai pas pu crier : « NON, C’EST MON CADEAU À

MOI ET À PERSONNE D'AUTRE. » Le destin était scellé. Mon papa, je serais obligée de le partager, il était devenu Claude Ponti. Après, ça n'a jamais cessé. Il n'a pas arrêté de devenir Claude Ponti et d'écrire pour LES AUTRES des histoires qu'il me racontait à MOI. Ça m'a sûrement appris à partager. En plus je ne perdais pas tout, car il me racontait, jusqu'à il y a environ pas très longtemps, plusieurs histoires tous les soirs : une petite histoire, puis une histoire avec mes peluches et pour finir « un rêve » qui commençait toujours par la formule magique rituelle : « Cette nuit, pendant que tu dormiras, tout d'un coup tu... » Là commençait l'histoire.

Souvent, le rêve était un feuilleton qu'on continuait chaque soir. Mon papa était plus doué en rêves qu'en peluches, car il avait la fâcheuse tendance d'investir mes peluches d'une personnalité totalement contraire à celle qu'elles avaient pour moi, donc en vrai. Gismo devenait méchant sans avoir mangé après minuit. Et même parfois, Mélanie, mon lapin, m'insultait, me disait : « T'es bête ! » très vite, et quand je lui demandais de répéter, elle me disait : « T'es belle ! » Mais je savais bien ce qu'elle avait dit. J'aurais voulu avoir la chance, comme les autres enfants, de pouvoir découvrir les livres de papa, mais je les ai toujours vus se construire. J'ai toujours été un peu frustrée.

Ma frustration s'est calmée quand j'ai pu participer à la construction des livres. Je fais des recherches, je mets en couleur des petites choses (ou des plus grandes comme la page du *Château d'Anne Hiversère* où il y a tous les invités de Blaise, que j'ai mise en couleur avec ma maman parce que, pour être original, papa était très, très, très en retard). Même plus petite, je participais, en plus d'être la cause de tout, je trouvais des noms de personnages, ou des titres d'album (comme *Sur l'île des Zertes*), je faisais des pieds et des mains pour être sur les pages de garde...

Contrairement à ce que la plupart des gens croient, papa Claude Ponti ne m'a jamais donné envie de lire ! Comment se fait-ce ? Cet homme qui a donné le goût de la lecture à tant d'enfants n'a pas su le transmettre à sa propre fille. Euh, une question, vous n'avez pas lu les lignes précédentes ? Pourquoi une fille à qui on raconte au minimum trois histoires par jour (et qui sont bien, parce que ce n'est pas n'importe qui qui raconte n'importe quoi, et ce n'est pas non plus n'importe qui qui écoute !) irait chercher dans des livres des histoires. Ben oui : on ne lit pas des livres parce qu'on aime bien les livres (le papier, les lettres, la reliure, le carton, les grands trucs parfois difficiles à porter), non, on lit des livres parce qu'on est en quête d'imaginaire. On veut saturer la réalité des magnificences de l'imaginaire.

Parfois, la métaphore d'un conte nous permet de mieux voir, comprendre la réalité et donc de mieux y vivre. J'ai quand même lu Arnold Lobel et Anaïs Vaugelade parce que c'est vraiment bien ! Alors ce qui m'a donné le goût du livre, c'est la philosophie parce que c'est bien quelque chose que papa Claude Ponti ne pouvait pas me lire. Enfin papa (et Bergson) m'a appris une des choses les plus importantes, c'est qu'on est tous des enfants, qu'on soit bébé ou vieillard car on ne peut dissocier notre existence de notre histoire. Notre vie c'est comme une boule de neige qui roule sans cesse et donc grossit sans cesse. Notre enfance est au cœur de cette boule, malheureusement trop de gens croient encore être des boules creuses. Mais n'empêche que je ne suis pas la fille de Claude Ponti, je suis Adèle, je deviendrai moi-même et je ne serai jamais une « fille de ».



Photo ci-dessus : Adèle jouant place des Vosges, à 14 mois, dans sa jolie tenue rouge...

Page de gauche : Adèle sur la quatrième de couverture de L'album d'Adèle, dans sa jolie tenue rouge...



L'INTERVIEW DE BLAISE, LE POUSSIN MASQUÉ

« Contrairement à ce que Claude Ponti dit, ce n'est ni lui ni le livre qui m'ont inventé. Moi, Blaise, le poussin masqué, j'étais là avant. Quand on a construit son atelier, j'étais déjà là. J'ai tout dirigé, tout choisi, tout organisé. Il a un peu râlé mais finalement il était plutôt d'accord. Quand il a eu besoin d'un élément perturbateur dans *L'album d'Adèle*, je suis venu avec tous les poussins et je lui ai apporté le masque. Et ses perturbations, il les a eues. Tellement bien que son livre, notre livre, a été un succès historique.

Ponti était encore un débutant fragile, je lui ai donc laissé croire qu'il nous créait, les poussins et moi. Il ne se rend pas compte du travail que c'est pour nous de figurer dans tous ses livres. Déjà, vivre dans son atelier et sa bibliothèque est un exploit. Il bouge les meubles, il ne range pas les livres, il a un élevage de poussières. C'est tellement le bazar sur sa table qu'on ne la voit plus, sans compter le chat qui boit dans le pot d'eau pour l'aquarelle, qui dort sur le fauteuil, qui met des poils partout et qui ronfle. Alors que nous autres, poussins, sommes si propres, si ordonnés. En un mot, nous

sommes de méticuleux hédonistes. Personne n'a une collection de savons comme la nôtre, une science de l'art de manger aussi raffinée, un diplôme inné d'architectes-pâtisseries. Nous avons une patience d'ange devant ses exigences et ses idées stupides : par exemple, nous faire déboucher une tempêteuse bouchée ou dompter une tache d'encre rebelle. En plus, Ponti fait de nous des bébés dans *Tromboline et Foulbazar*, alors que si on regarde bien dans ces livres, on est intelligents, on se sort avec aisance et élégance de situations psychologiques difficiles. On trouve des solutions à des problèmes que même les parents n'avaient pas vus.

Depuis *Le château d'Anne Hiversère*, il reconnaît nos talents. Évidemment, les ventes y sont pour quelque chose. Mais à quoi tiennent les ventes ? À la magie de nos capacités narratives, à la puissance de notre pouvoir évocateur. Comme les dieux, nous pouvons faire apparaître un paysage d'Hokusai, un monde de châteaux en pâtisserie, un univers de chocolat. Comme les dieux, nous savons rire, et spécialement de lui, Claude Ponti. Car moi, Blaise, le poussin masqué, je ne suis personne ! Il a fallu attendre *Mille secrets de poussins* pour que notre prétendu créateur s'aperçoive que c'est le poussin qui met le masque qui devient Blaise. »





Claude, sa maman et son petit frère Michel, château de Lunéville, 1954.



1950, avec la brouette fabriquée par son père.



À 10 ans, il fait déjà sa star !



Claude et son frère aîné Alain, 1951.

TÉMOIGNAGE DE LA MAMAN

« J'ai rencontré mon mari en 1944, au bal de la Libération, près de Villerupt. Nous avons eu trois garçons, tous nés à Lunéville, ma ville natale. Claude est celui du milieu, après Alain et avant Michel.

Claude a été un bébé très souriant et un enfant joyeux qui avait beaucoup d'imagination. Avant le CP, il a été dans ce qu'on appelait une « classe enfantine ». Il n'y avait qu'une quinzaine d'enfants. L'institutrice plaçait de grands rouleaux de papier sur le mur pour que les enfants puissent y faire de grands dessins. Son mari proposait des spectacles de marionnettes et des séances de cinéma le jeudi (à l'époque, les enfants avaient congé le jeudi). Une année, j'ai eu Claude dans ma classe de CP, qui comptait quarante élèves. On utilisait alors la méthode globale, obligatoire, qui était une bonne méthode, mais il aurait fallu au moins une année et demie pour bien l'appliquer. Résultat, Claude me dit toujours : « C'est ta faute si je fais des fautes ! »

En rentrant de l'école, les enfants et moi traversions le parc du château où ils aimaient jouer. Alain marchait tout seul. J'avais Claude à une main et mon gros sac d'école à l'autre. Nous passions aussi devant un café et, à chacun de nos passages, les gens sur la terrasse riaient. Un jour, ils m'ont avoué que Claude, cinq ans à l'époque, leur faisait plein de grimaces !

Les trois garçons ont beaucoup joué ensemble même s'ils se disputaient comme tous les frères du monde. Mais ils s'entendaient bien. Ils aimaient jouer avec des circuits de voitures, écouter des disques avec des chansons d'enfants ou les histoires de la Fée Clochette. On avait pas mal de livres à la maison. Je leur ai lu *Boucle d'Or* et beaucoup d'autres histoires du Père Castor. Claude a toujours beaucoup dessiné. Il avait un bon coup de crayon, il dessinait ses petites autos. Petit, il adorait la couleur rouge. Il est gaucher et, heureusement, on ne l'a pas contrarié.

Il avait sept ou huit ans quand nous avons déménagé. Nous nous sommes installés dans les Vosges, à Clairefontaine, un bourg entre Saint-Dié et Lunéville. Claude aimait aussi écrire, faire des poésies, lire. Il n'y a pas longtemps qu'il m'a avoué qu'il lisait sous ses draps avec une lampe électrique. Mon mari et moi, nous passions beaucoup de temps avec nos fils. Le dimanche, on jouait au Nain jaune. C'était bien.

En semaine, comme j'étais institutrice, qu'il n'y avait pas de cantine et peu de temps le midi, je demandais aux garçons d'essuyer la vaisselle que j'avais lavée. Un jour, ils m'ont dit : « Nos copains ne le font pas, alors pourquoi nous ? » Les garçons étaient assez libres, ils allaient facilement seuls dehors, et ils aimaient beaucoup pêcher avec leur papa.

À quinze ans, Claude faisait de la peinture dans le sous-sol de la maison. Quand mon mari a été muté à Épinal, Claude n'avait plus qu'une année d'école à faire. Il a demandé à être interne à Saint-Dié pour rester avec ses camarades. Après le bac, il aurait pu faire khâgne, mais il a préféré faire peinture. À dix-sept ans, il faisait partie d'un groupe de trois amis qui peignaient. Tous les trois sont allés à l'école des beaux-arts d'Aix-en-Provence. Puis Claude est parti pour Strasbourg l'année suivante, en fac de lettres. Plus tard, quand il s'est mis à peindre, j'allais voir ses expositions. Quel talent ! Ses peintures n'étaient pas toujours très gaies, elles montraient beaucoup de souffrance ; je préfère ses albums pour enfants qui sont plus gais.

Ce qui l'a énormément changé, c'est la naissance d'Adèle. Il a voulu tout faire pour sa fille, l'éduquer, l'aider. Adèle l'a fait bifurquer complètement. Je suis vraiment fière de mon fils... »

PORTRAIT DE CLAUDE PONTI PAR SON ENNEMI INTIME



« Claude Ponti, je l'aime pas. Il est moche, il sent mauvais des pieds, des mains, de la narine gauche et surtout, il pue du crayon. Même si c'est un porte-mine, son crayon, ça n'empêche pas l'odeur, c'est plus prétentieux, c'est tout.

Un type qui ne peut pas porter sa mine tout seul, vous voyez le genre. Quand on lui parle de son imagination, il fait le modeste : « Non, je suis comme les autres, je vous assure, l'imagination, c'est du bricolage, tout le monde en a et

c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. » Ce qui ne s'oublie pas normalement, c'est à qui on pique les citations, le coup du bricolage, ce n'est pas de lui. Et avec quoi, il bricole ? Avec le travail des autres. Claude Ponti, c'est le fils d'une photocopieuse et du dictionnaire encyclopédique aux pages

art et culture. Prévert, Monteverdi, Queneau, Blind Willie Johnson, Kafka, Méliès, Gesualdo, Fred, Keaton, Big Bill Broonzy, Dürer, Chaplin, Little Nemo, Sviatoslav Richter, Bosch, Philip K. Dick, Hergé, Hulul, Charles Ives, Germaine Richier, Rembrandt, Ghérasim Luca, Hokusai, Fellini, Tardi, Camille Claudel, Breughel, Patinir, Les Mille et Une Nuits, Louise Labé, Marcel Aymé, Antonin Artaud, Sadegh, Freud, Nasr Eddin Hodja, Marie Louise Von Franz, Hedayat, Albert Ayler, F'murr, Clovis Trouille, Mafalda, Gustave Doré, Jung, Pierre Dac, Pantcha Tantra, Germaine Tillon, Francis Blanche, Satie, Alfred Jarry, Goya, Clifford Simack, Vermeer, Robert Crumb, Ligeti, Jacques Callot, Docteur Festus, Roland Topor, Maldoror, Cyrano de Bergerac, Kathleen Ferrier, Giacometti, Maria Callas, Coltrane, Woody Allen, Franz Rimbaud, Arthur Schubert, Hortense Gougueulle, Jean Passe, Amédée Meyeur, Simon Jouvécité, Raymonde Entier... Il pique partout, à tout le monde. Pire que Dix Sney à lui tout seul. Facile la référence, l'allusion, l'HOMMAGE ! Ça s'appelle et ça s'appellera toujours le manque d'idées, le copiage et le vol. J'ai pas peur des mots. »

Signé l'ennemi intime de Claude Ponti

DANS L'ATELIER DE CLAUDE PONTI

Pas besoin d'être Blaise, le poussin masqué, pour entrer dans l'atelier de Claude Ponti ! Sous les fenêtres garnies de jardinières, on trouve une table à dessin en bois et une lampe de bureau noire, l'élégante Tizio d'Artemide, un ordinateur à écran plat et un tabouret à vis, des étagères bien garnies sur tous les murs, un fauteuil Voltaire confortable et une chaise en acajou. Un agrandisseur aussi. Une impressionnante collection de CD, des objets de toutes tailles, des photos, et des livres, plein de livres. Des documents sont punaisés aux murs, plans de Paris, reproductions de tableaux ou planche anatomique. Ce qui laisse encore de la place au lit-banquette, celui où dort Lolita, la chatte d'Adèle, sa fille. Tout cela est posé, rangé, respire la propriété... par moments. Entre deux livres plus exactement. En cours de création, le beau « matériel de bureau » disparaît peu à peu sous un magma de papiers, dessins, essais, ébauches, documentation, inspiration que le dessinateur gaucher ramasse, amasse, classe à sa façon. En interdisant à quiconque d'y toucher !

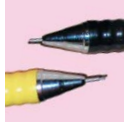


INVENTAIRE DE LA TABLE DE TRAVAIL



Les gommes

– Je suis la bleue pour l’encre. Je suis la blanche en forme de galet pour les gommages de grande surface. Et moi, l’autre blanche, la gomme-crayon, fine et délicate, pour les détails en plein travail. Nous deux, les blanches, nous passons toujours en premier. Claude Ponti se sert énormément de nous. Nous avons d’ailleurs fondé un syndicat de défense et de protection des gommes.



Les crayons

– Nous sommes très fiers, nous les crayons, des porte-mines plutôt. Nous sommes trois, le rouge, le jaune et le noir. Trois couleurs qui indiquent la dureté de nos mines (rouge pour 2H, la plus dure, jaune pour H, la moyenne et noir pour HB, la plus grasse). Claude Ponti se sert beaucoup de nous et il prend bien soin de nous car nos mines sont très fines.



Claude Ponti (en aparté)

– D’une manière générale, mes outils sont heureux. Je ne jette rien. Là, il y a des pinceaux qui ont trente ans! Je ne jette aucun pinceau. Parce que quand ils ont bien travaillé, avec leurs poils de martre, ils ont droit à une retraite paisible. Les crayons, les stylos, les vieux porte-plumes, les plumes, je les garde tous, je les ai toujours.



Les crayons (de nouveau)

– Nous ressemblons à Claude Ponti. Il y a des jours où nous sommes en forme, où tout va bien, il y a des jours où ça ne va pas. Nous ne sommes pas toujours d’accord sur la musique qu’il écoute pendant qu’il travaille. Du Ligeti! De la musique classique japonaise! Même de la musique du Moyen Âge! Le pire, c’est quand il choisit un morceau et qu’il le passe quinze fois de suite. Là, on n’en peut plus. Mais quel bonheur quand CP dessine quinze poussins : plus il en fait, plus il les dessine facilement...



Les gommes (de nouveau)

– Nous sommes toujours contentes parce qu’il met de l’encre par-dessus le crayon. Quand l’encre est fini, il faut enlever tout le crayon. C’est notre travail, un travail toujours reconnu. C’est bien simple : nous sommes in-dis-pen-sa-bles, carrément.



Les pots de colle

– Nous aussi, nous avons toujours quelque chose à dire parce qu’il fait pas mal de montages. Souvent, il photocopie des dessins, des poussins par exemple, il les découpe et il les recolle sur d’autres dessins. On croit qu’il a dessiné plusieurs fois, alors que pas du tout. Il fait cela aussi avec les décors. Il peut nous traiter de traîtres, sans nous, colle blanche liquide ou stick, il n’est rien.

Claude Ponti (en aparté)



– C’est la colle qui me dénonce. Par exemple, dans *Blaise et le château d’Anne Hiversère*, j’ai dessiné un grand paysage une fois. Je l’ai photocopie en plusieurs tailles différentes, un peu plus grand, un peu plus petit. Et je m’en suis servi quatre fois. On y voit le château d’Anne Hiversère terminé, d’un peu loin, de l’extérieur et puis on le voit la nuit quand les invités

le mangent. Dans *Ma vallée*, le même grand paysage est réutilisé plusieurs fois à des échelles et des cadrages différents. Dans *Georges Lebanc*, il y a le paysage devant Georges et celui derrière Georges avec leurs variations.

Les règles



– Nous sommes là, nombreuses, de toutes les tailles, de toutes les formes, de toutes les sortes. Nous, les transparentes, nous servons pour faire les constructions, les perspectives, préparer les cadres, les lignes directrices dont il a besoin. Nous, les règles en fer, nous servons aux découpes quand il se sert de cutters. Nous, les petites, il nous aime bien parce que nous ne l’encombrons pas et que nous lui permettons de faire juste des petits bouts de trait. Et moi, la règle souple, je peux me déformer selon les courbes qu’il désire.

Le papier

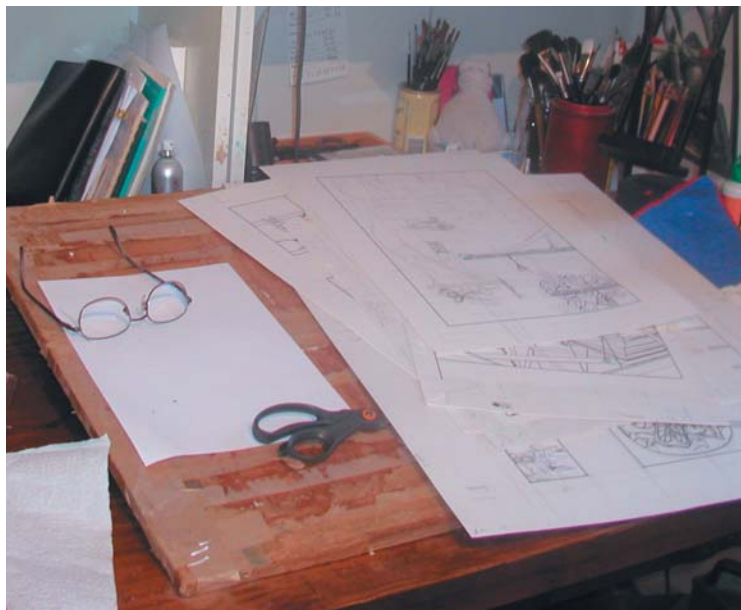


– C’est moi, le vrai premier. Je me vante, sans vergogne, car sans moi, rien n’est possible. Moi, je suis du Vinci, un lavis assez épais, pour qu’il dessine et encre avec plaisir. Moi, je suis de l’Arche satiné, un papier aquarelle sur lequel il fait imprimer ses dessins afin d’y poser ses couleurs.



Claude Ponti (en aparté)

– Quand je commence un livre, je découpe le nombre de feuilles de papier qu’il me faut et je prépare tous les cadres de toutes les pages. Je travaille au format 1/1, c’est-à-dire que les images que je fais sont exactement de la taille de celles du livre.



DIALOGUE AVEC LES OUTILS À DESSIN

Le crayon



– Je suis dans sa main, moi, je suis en contact avec lui ! Il se sert beaucoup de moi pour prendre des notes, écrire des embryons d’histoires. Pendant qu’il dessine, à la moindre idée qui lui traverse l’esprit, il prend une fiche et l’y note. Il a déjà essayé avec des encres, mais cela n’a pas marché : ils étaient trop fins, pas faits pour écrire. Il n’y a que moi.

Claude Ponti



– Ah ! ce crayon, il croit tout savoir, tout faire... Le premier poussin, par exemple, il est persuadé que c’est lui qui en a eu l’idée. Alors que ce n’est ni lui, ni moi mais le livre ! À un moment, le livre prend le pouvoir, décide. Ce qu’il doit être est devenu tellement évident que je me mets à son service. Les poussins sont apparus dans *L’album d’Adèle* : j’avais besoin d’éléments perturbateurs pour déranger les objets et déclencher des commencements d’histoires. Les poussins sont apparus et ils sont restés. Je ne peux rien faire contre eux. Cela ne se voit pas, mais il y en a partout.



Le crayon

– Il dit ça parce que je suis dans sa tête en plus de sa main. Un mystère inexplicable pour lui, pas pour moi : quand il veut dessiner un poussin qui fait quelque chose, je sais ce qu’il voit et je lui dessine ce qu’il a dans la tête sans qu’il s’en aperçoive. Nous, les trois crayons, on lui fait aussi des blagues. On disparaît pendant un certain temps et on réapparaît sans crier gare. Regardez bien ses dessins : parfois, pendant toute une période, il dessine plus dur ou plus gras à cause de nous. Il ne choisit pas.



Claude Ponti (en aparté)

– Le crayon cherche toujours à faire quelque chose qui n’aura pas besoin d’être gommé pour emmerder la gomme. La gomme, quant à elle, est très fière de me révéler ce que j’ai oublié d’encreur : à certains endroits, quand je gomme, il n’y a plus rien ! Je dois alors redessiner et reconstruire le bout de dessin manquant.



Les encreurs

– Il nous adore : il a même encore celui qu’il utilisait au lycée ! Quand nous sommes fichus, il garde nos morceaux. Toutes nos générations sont là.

Pour ne pas l’inquiéter, on lui a constitué des réserves : des encreurs complets, des cartouches, des têtes. Nos couleurs indiquent l’épaisseur : blanc pour un trait de 0,25 mm, rouge pour 0,18 mm, brun pour 0,5 mm, bleu pour 0,7 mm, jaune pour 0,35 mm.



Les boîtes de couleurs

– Nous, les aquarelles, nous sommes à côté de lui, dans une boîte à sa gauche (les gouaches sont dans un panier plus loin). Nous sommes les tons qu’il utilise, la gamme personnelle qu’il s’est façonnée au fil des années. Pour ne pas oublier nos noms, car il met parfois très longtemps à vider nos godets, il a collé nos étiquettes sur une feuille de papier, dans le même ordre et à la même place que dans notre boîte. Nous sommes trente-trois quand même ! Même la fois où il a changé de boîte, il a conservé notre ordre. Nous intervenons à la fin. Quand tout a été fait au crayon, que les brouillons de textes ont été notés, que tout a été repassé à l’encre de Chine noire, que ces dessins ont été imprimés sur du papier aquarelle, que les textes définitifs ont été faits. Alors, c’est à nous ! Tard mais pour un bon moment. Cela lui prend entre un mois et demi et deux mois pour nous poser, sans s’arrêter, jour et nuit, sans manger, sans boire, sans pisser.



Les pinceaux

– Avec nos poils de martre pure, numéros 6, 5, 4, 3, 2, nous passons l’aquarelle. Nous, en petit-gris si doux, comme des pinceaux de maquillage, nous passons les fonds, très légèrement et avec beaucoup d’eau, sans déranger la couleur.



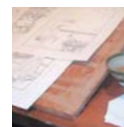
Les encres liquides

– De temps en temps, il a envie de nous essayer mais cela foire à chaque fois. Alors on tente de lui faire plaisir, contingent d’une quinzaine de petits pots sagement rangés à le regarder sans bouger. Mais depuis *Le château d’Anne Hiversère*, il a enfin réussi à se servir de nous. Quatre mélanges de couleurs préparés pour les poussins : duvet clair, duvet foncé, pattes et bec.



Les gouaches

– Nous nous sommes installées dans un panier. En tubes, nous servons aux retouches, aux rehauts, comme on dit pour rehausser des couleurs, mettre des accents, des lumières...



La table

– Je suis en bois. En dessous de moi, un tabouret, également en bois et qui tourne. Il commence à être sérieusement patiné. Posé sur moi, le pot d’eau. Au départ, c’était le pot d’eau pour faire de l’aquarelle mais c’est devenu le pot d’eau du chat : cet animal monte et boit l’eau de l’aquarelle ! Comme il y a des produits toxiques dans les couleurs, Ponti a prévu, pour peindre, un autre pot avec un couvercle. Il aime être humain avec les animaux.



Le projecteur

– Également posé sur la table, je sers bien souvent mais le public ne s’en doute pas : souvent Claude Ponti fait des croquis des personnages, il les pose sur ma vitre et les projette sur le dessin original. Il peut ainsi varier la taille, l’emplacement des sujets, reproduire même certains de ses propres dessins. Sans moi, il y a beaucoup de choses qu’il ne pourrait pas faire aussi bien. Mettre facilement en place des décors compliqués derrière des personnages, placer des personnages à leur taille exacte dans le dessin, sans devoir réessayer quinze fois. À cause de mon ampoule qui coûte 130 euros,

il me dit prétentieux. À cause du ventilateur qui refroidit l'ampoule à 130 euros, il me dit bruyant. Moi j'aime mieux mettre en avant mon côté magique, mystérieux. J'ai projeté tous les Mickey, tous les Tintin pour le château d'Anne Hiversère !

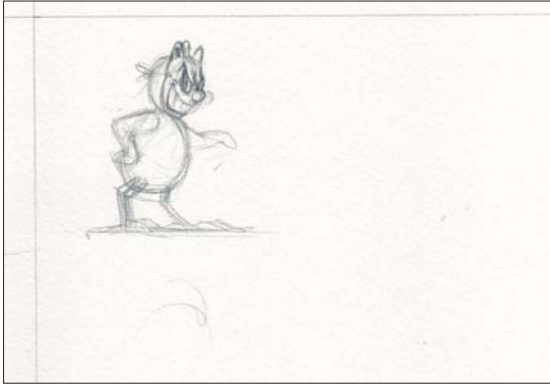
Claude Ponti (en aparté)



– Tous mes outils ont le sentiment d'être indispensables. Comme cela fait longtemps qu'on travaille ensemble, on s'entend à peu près bien. Quasiment sans conflits. Même si, de temps en temps, le projecteur fait tomber sa lentille, que l'aérographe se bouche, le porte-mine casse sa mine, la gomme s'encrasse, le papier fait apparaître des macules, des taches qui empêchent que l'encre se dépose correctement. Je ne peux rien faire contre leurs moyens de coercition. Il y a des défauts, il faut accepter qu'ils fassent partie des livres. À moi de les exploiter, de me servir de tout, de prendre cela comme des avantages. Comprendre qu'ils m'aident, même si ce n'est pas évident ! En échange, mes outils sont bien traités, ils vivent dans une bonne maison. Les pinces ont leurs poils bien propres, ils sont trempés dans de la bonne eau dont j'ai enlevé le calcaire. Ils mettent des bonnes aquarelles sur du bon papier. Ils sont dans un cinq étoiles.



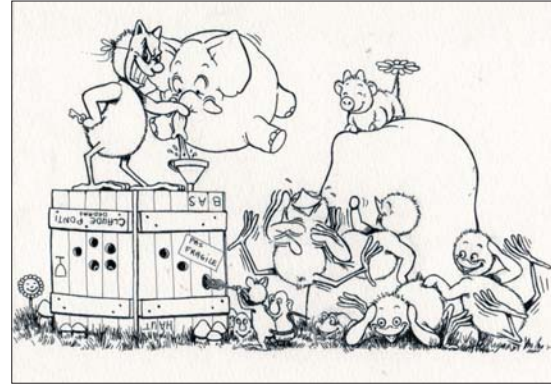
APPRENEZ À DESSINER COMME CLAUDE PONTI



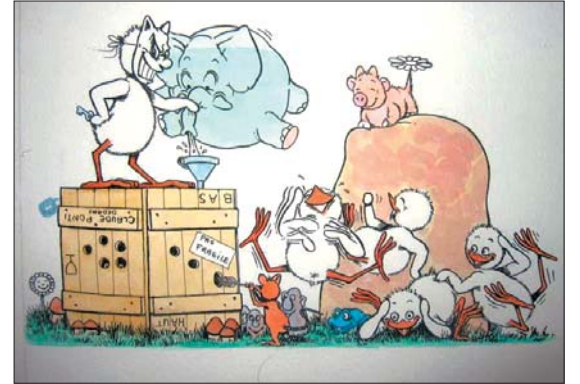
1) D'abord, Blaise vient en crayon.



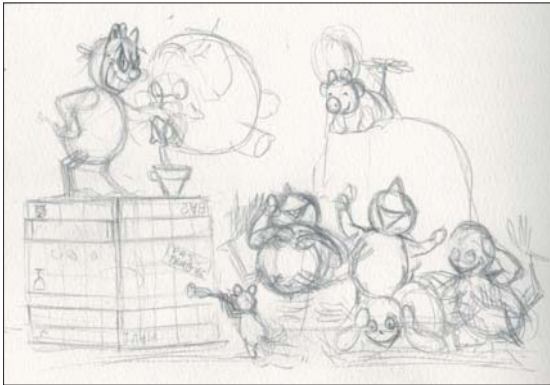
2) Ensuite, les autres, toujours au crayon, et toujours après.



5) La gomme est passée, le crayon est parti, tout le monde est propre.



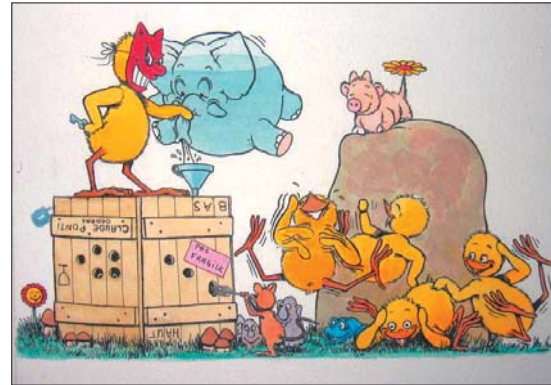
6) Blaise laisse les autres tester les couleurs.



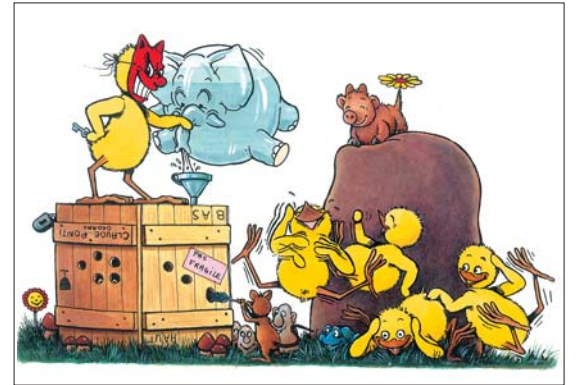
3) Après, l'intérieur de la caisse, l'éléphant et l'espèce de vache à hélice.



4) Ensuite après, passage à l'encre, toujours Blaise d'abord, avant les autres.



7) Les couleurs ne sont pas toxiques, donc Blaise se laisse peindre.



8) Enfin, après et pour finir, tout le monde est content et en couleurs.

COMMENT NAISSENT LES NOMS?

Les noms et les mots bizarres se fabriquent par associations d'idées, de sons, de langues, listes, séries, découpages, brassages, réassemblages, déclinaisons, télescopages, oppositions, court-circuitations, inversions, improvisations, recherches laborieuses (jusqu'à quinze jours pour un mot), logorrhées anarchiques, illuminations, exaspérations.



Pétronille et ses 120 petits

Il y a ce qui vient tout seul :

- Georges Lebanc
- Jules dans *Sur l'île des Zertes*
- Sloumpy-sloumpy dans *Sur l'île des Zertes*
- Le titre d'*Adèle s'en mêle*
- Le nom des Touim's, les personnages de *Ma vallée*



Jules

Il y a les noms qui sonnent bien à l'oreille :

- Okilélé a été trouvé dès le début de l'histoire
- La Grande-Danse-de-la-Joie-Joufflue dans *Okilélé*
- Pétronille est un prénom réel
- Cribzouille dans *Georges Lebanc*
- Marie-Moulhoud mélange simplement deux cultures
- Marguerite et Marguerote dans *Blaise et la tempêteuse bouchée*



Il y a les noms composés en fonction de thèmes :

- Dans *L'Arbre sans fin*, les thèmes de forêt, arbre et botanique amènent des surnoms comme « Aubière-l'aventureuse, Florée-Zon-Déramée-la grande-enfanteuse, Brindillhonête-l'Apamarante, Séquoi-Yaparla-la Questionnante, Faîtencime-la-Dénombrée-d'étoiles... »
- Dans *Georges Lebanc*, le thème du goûter avec « Brioche, père de Kouglouf, père de Pain-Ôlé, père de Far, père de Crêpe-Suzette », ou celui des paires avec « Jummel, père de Lunett, père de Klac, père de Pantal, père de Cizo, père de Chosset, père de Chôssur... »

Il y a les noms fabriqués par la forme :

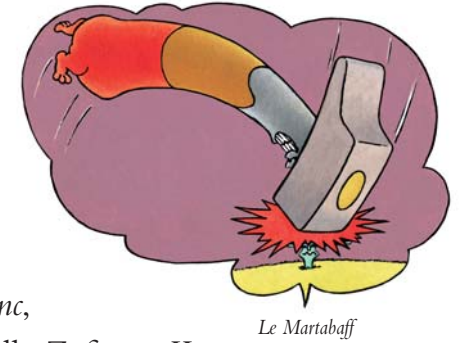
- Le verre de pétillonade dans *Sur l'île des Zertes*
- Les rondeboules bleues pour les cacas des poussins dans *Mille secrets de poussins*
- Les Allumignons des Carrefours dans *Schmélele et l'Eugénie des larmes*



Les Allumignons
des Carrefours

Il y a les noms basés sur des jeux de mots ou inversions :

- Martin Réveil dans *Okilélé*
- Le Martabaff dans *Sur l'île des Zertes*
- Niagara Tiboize dans *Blaise et le robinet*
- Les Carpoizelles dans *Sur l'île des Zertes*
- La radio Cafteuse et la télé Boît-Taréponz où l'on aime parlophoner dans *Okilélé*
- Le square Albert-Duronquarré dans *Georges Lebanc*, l'éruption du Fugipopotépelt, le roi Ersto Primonelle Zefeurst II
- La branche de Charmilla Moremilla dans *Bizarre... bizarre*
- La carpe Hédième dans *Schmélele et l'Eugénie des larmes*
- La tache Lellébore Lasphodèle dans *Blaise dompteur de tache*



Le Martabaff

Il y a les noms fabriqués par la fonction :

- Roulbarak dans *La revanche de Lili Prune*
- Slipododo dans *Mille secrets de poussins*
- Bateau-Sèche-Larmes dans *Schmélele et l'Eugénie des larmes*



Slipododo

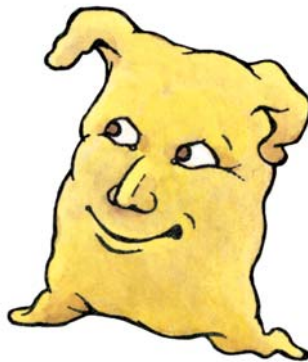


Schélele

Il y a ce qu'a trouvé Adèle :

– *Lili Prune* est un nom volé à une histoire d'écureuils (*Émile et Lili Prune*) racontée à Adèle, tous les soirs pendant trente ans.

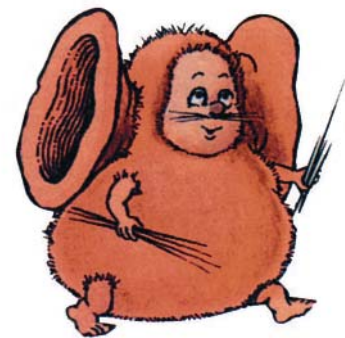
- Oum-Popotte dans *Le chien invisible*
- Le titre *Sur l'île des Zertes*
- Ortic dans *L'Arbre sans fin*



Le Doudou méchant

Et puis il y a les titres :

- *Le Doudou méchant*: le titre est venu avant l'histoire et en regardant un enfant avec son doudou dans un square.
- *L'Écoute-aux-portes*: pas de jeu de mots ou de fonction précise, c'est le descriptif.
- *Schélele et l'Eugénie des larmes*: « Schmé » c'est pour le son et « lele » c'est par rapport à un héros d'histoire yiddish, déformation d'une formule de diminutif.



L'Écoute-aux-portes

LES CODES-BARRES

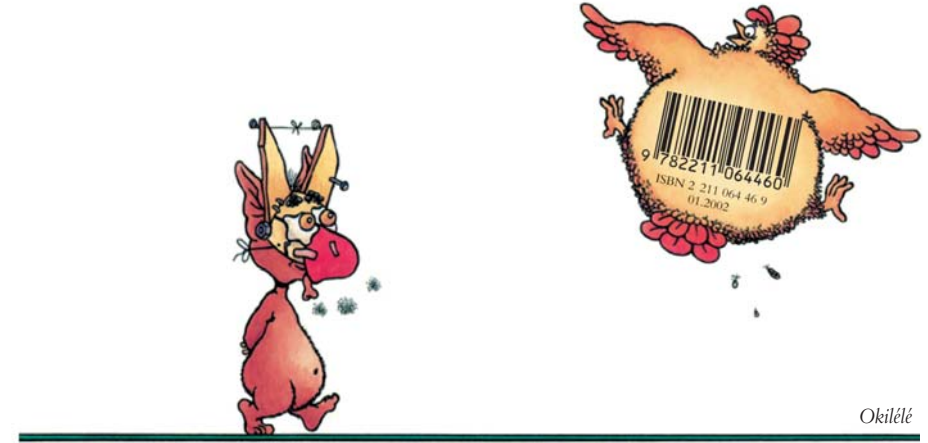
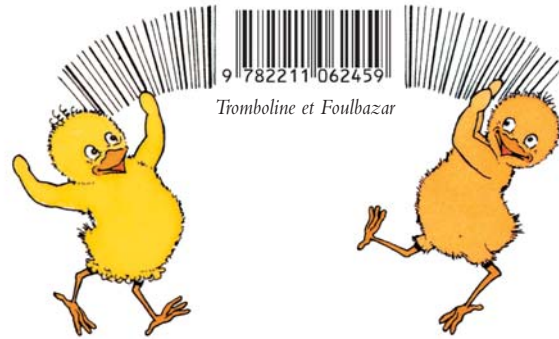
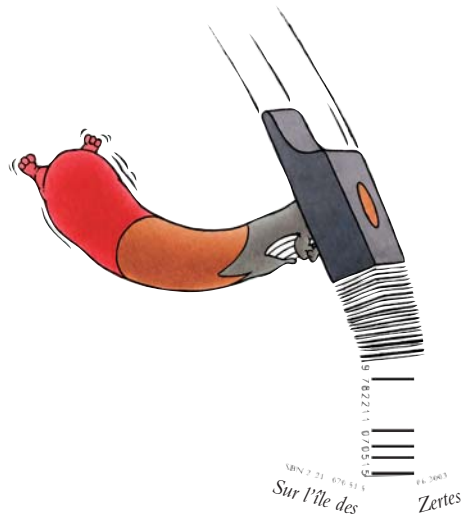
« Quand *L'album d'Adèle* – qui était mon premier livre – a été entièrement terminé, y compris la couverture, toute peinte et dessinée à la main, on m'a dit qu'il fallait y mettre le code-barres, que c'était obligatoire. Ça m'a énervé. Les codes-barres sont partout, parfois plus gros que l'objet vendu. Donc je me venge. Je leur rends la vie difficile. Je les déforme, les tripote, les arrange à ma guise. Je crois que c'est devenu un jeu entre les lecteurs de mes livres et moi. »

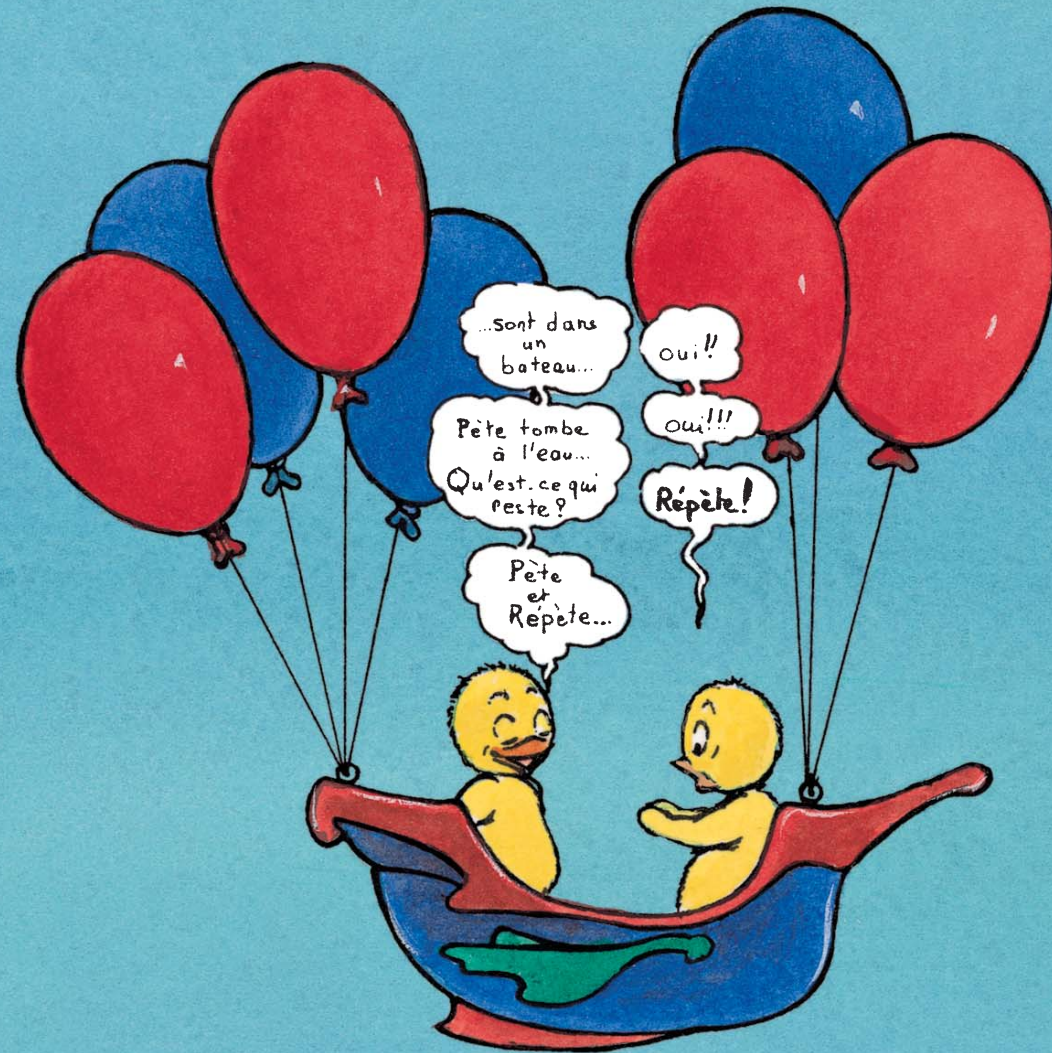


Blaise dompteur de tache



Georges Lebanc





QUESTIONS-RÉPONSES

– À cinq ans vous vouliez être pompier et marchand de fromages, à six ans vous vouliez être peintre, que s'est-il passé ?

– Mon magasin de fromages a brûlé. J'avais cinq ans deux mois et trois jours. J'ai hésité entre manger les fromages qui fondaient (c'est donc moi qui ai inventé la raclette, la fondue savoyarde, et le Fond du lac) et éteindre l'incendie qui était très joli. Le temps que je me décide, tout avait brûlé. Comme j'étais triste, je dessinais sans y penser dans la cendre avec mon doigt. Et je me suis aperçu que je dessinais des fromages et des voitures de pompiers rouges avec la grande échelle télescopique et les tuyaux de la lance à incendie. Non seulement je les dessinais bien, mais ils avaient l'air vivants. Il ne leur manquait même pas la parole. Ils m'ont dit : « Tu vois, Claude (je m'appelle Claude), le destin a décidé pour toi. »

En effet, au même moment, le maire de la ville venait m'acheter ma voiture de pompiers et en même temps mes fromages, car il était lui-même

marchand de fromages et capitaine des pompiers. Comme il ne pouvait y avoir deux capitaines des pompiers et marchands de fromages en même temps, au même moment, dans la même ville, au même endroit, j'ai décidé d'être peintre immédiatement, car cet incendie m'avait au moins appris à décider vite.

– *Si vous rencontriez Lewis Carroll et Hans Christian Andersen dans un bus plein, céderiez-vous votre place assise ? Et si oui, auquel des deux ?*

– S'ils me reconnaissent, oui, bien sûr, je laisse ma place avec plaisir, vous pensez, deux personnages aussi importants de la littérature... Ce sont deux véritables monuments, ce n'est pas tous les jours que l'on peut regarder un monument s'asseoir dans un bus. Pour répondre entièrement à votre question, je laisserais la place au plus rapide, je ne tiens pas à me faire d'ennemi inutilement. Je pourrais même aller jusqu'à consoler le perdant, c'est-à-dire le moins rapide, en vidant un autre siège au hasard, pour ne pas faire de jaloux, et à le lui offrir.

– *Si les Martiens débarquaient, seriez-vous raciste envers eux ?
Collaborationniste ? Résistant ? Indifférent ?*

– Si les Martiens débarquent, et qu'ils soient méchants, je résiste en faisant l'indifférent, le temps de voir comment m'en débarrasser, en revoyant tous les films américains sur la question. La solution existe, il suffit de la trouver. Si ça ne marche pas, j'envoie un mail codé à Harrison Ford, à ... et à ... (ici ajouter le nom de deux acteurs américains qui auront sauvé le monde d'une invasion extraterrestre pendant que je réponds à ces questions) pour leur demander ce qu'ils font, nom d'un chien, et ce qu'ils attendent pour nous débarrasser de ces ¶∞Ωμ∂%φ®f★© de Ø≈Œ¿π™!!

– *Savez-vous nager dans la moutarde ?
Dans les blancs d'œufs battus en neige ?
Dans des yeux de poisson crus ?*

– Oui, et vous ?

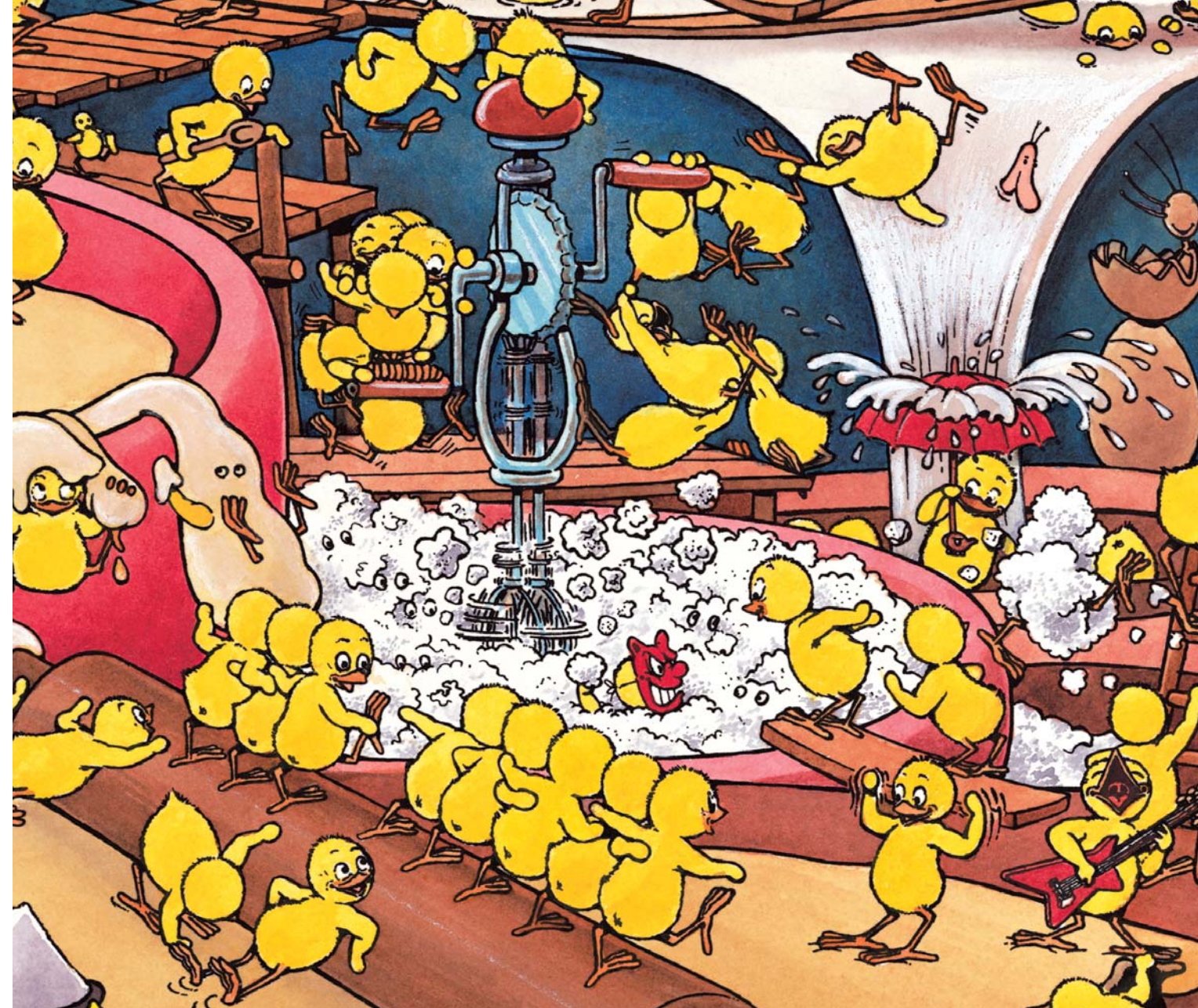


– Quand vous voyez des blancs d’œufs battus en neige, cherchez-vous à tout prix le coupable ?

– Oui car c’est un scandale qui n’est pas assez dénoncé. C’est du racisme, on les bat jusqu’à ce qu’ils deviennent blancs comme de la neige. Pourquoi blancs ? Et comme de la neige ? Hein ? Pourquoi pas jaune comme un Belge ? Vert comme un sourd ? Bleu comme un Chinois ? Ou noir comme tout le monde. On dit bien qu’une place est noire de monde. Bon alors ? Je crois que ma démonstration est claire (au chocolat).

– Aimez-vous vraiment les enfants ? Plus que les œufs battus en neige ?

– OUI. Et OUI. J’aime les enfants. Nature. Sans sucre ni sel ajoutés, sans morceaux de fruits, et non battus ni lissés. Je n’ai jamais essayé de les battre, ni en neige, ni en quoi que ce soit. Je ne peux donc pas dire si je les préfère aux œufs en neige. Ou si je préfère les œufs en neige aux enfants. Une fois j’ai goûté à un bonhomme de neige en œuf battu, mais je pense que ça ne compte pas, c’était un adulte.



– *Pensez-vous être 100 % vous-même ? 75 % ?
Allez, soyez honnête, quel pourcentage ?*

– Je suis moi, et personne d'autre. Tous les jours quand je me réveille, je me demande qui je suis car la nuit je rêve que je suis Claude Ponti, un type qui fait des livres pour enfants. Donc le matin, au réveil, je me demande : « Qui suis-je ? »

Et aussitôt je me réponds-je : « MOI », car, depuis que mon magasin de fromages a brûlé quand j'étais capitaine des pompiers à cinq ans, j'ai appris à réfléchir et à répondre vite. Je suis MOI, chaque matin, si l'on réfléchit un tout petit peu et qu'en même temps on sait compter, on voit tout de suite que depuis le jour de ma naissance, le vingt-deux novembre environ-tuite, cela représente trois cent vingt-sept mille deux cent quatre-vingt-quatre jours seize heures soixante-quatorze minutes douze secondes et deux centièmes au moment où vous lisez la réponse c'est-à-dire autant de MOI de moi (et de personne d'autre) additionnés les uns aux autres, en une grosse pile qui doit bien faire énormément de %.



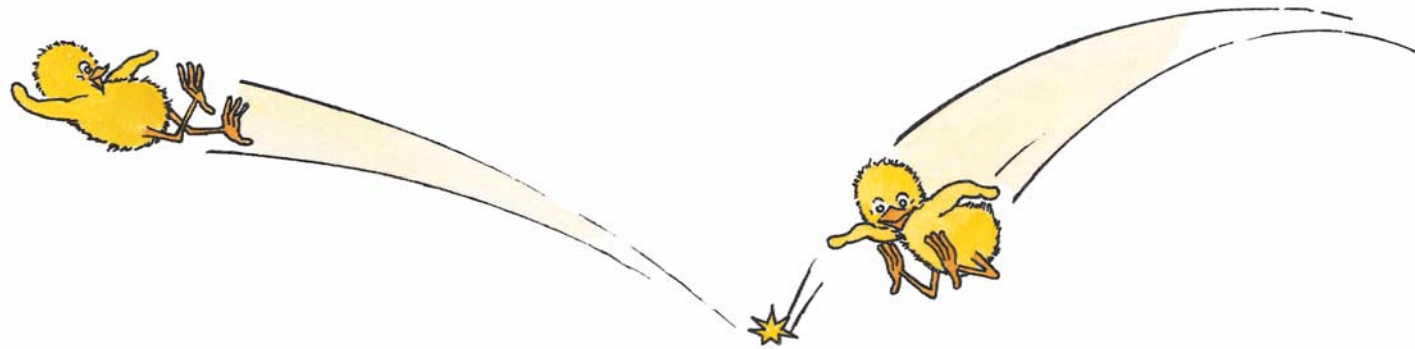
– *Aimez-vous qu'on vous pose des questions ? Si oui, aimez-vous y répondre ?*

– J'aime bien qu'on me pose des questions car ça me donne l'occasion de parler. Et surtout de me débarrasser d'une multitude de réponses que j'ai dans ma tête car normalement entre l'envie d'être marchand de fromages et capitaine des pompiers, et l'envie d'être peintre-auteur-illustrateur, j'aurais dû avoir l'envie d'être marchand de réponses. Mais quand mon magasin de fromages a brûlé, j'ai appris à réfléchir très vite, et cette fois-là, j'ai réfléchi tellement vite que je n'ai pas eu le temps d'avoir envie d'être marchand de réponses. Alors j'en ai plein la tête. Donc quand on me pose des questions, je suis content, je donne des réponses facilement. Je ne les vends même pas. Remarquez, je pourrais les louer, comme des DVD. Mais bon, c'est une question que je ne me suis jamais posée, et je crois que je n'ai pas la réponse. Attendez, je regarde, non, non, vraiment, je n'ai pas la réponse à cette question, ça m'arrive assez souvent, vous voulez une autre réponse ? N'importe... Oui, bon, ben, écoutez, tenez voilà une réponse au hasard : « C'est arrivé en douze cent treize, exactement, en mai, un lundi, le chocolat n'existait pas en France à ce moment-là, ni les tomates, donc, elle n'a pas pu manger des tomates farcies au chocolat. Elle a été très malheureuse, mais elle n'a jamais su pourquoi. »

– *Mentez-vous parfois ?*

– Noui. Assez souvent rarement. Je dis la vérité chaque fois que je mens en inventant des réponses fausses à de vraies questions qui sont vraies quand même parce que j’ai trop de réponses pour les questions qu’on me pose et pour celles qu’on ne me pose pas, donc, dans le tas de réponses que je donne (que je pourrais louer, mais je ne le fais pas), il finit par y en avoir une de vraie, à un moment ou à un autre.

Et les autres sont fausses, mais si on se demande si elles sont fausses, on voit bien que c’est vrai qu’elles sont fausses. C’est pourquoi je préviens souvent qu’il y a des réponses fausses, donc, elles sont vraies, ce sont de vraies réponses fausses, authentiques, véritables garanties, par le fait que je dis que je mens.

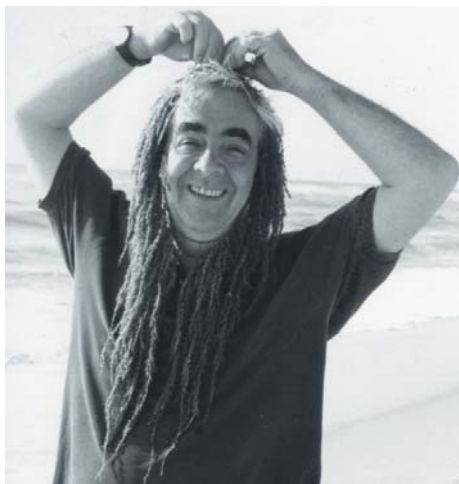


– *Quelle est la part de biographie dans vos livres ?*

– La part de biographie dans mes livres est une part de tarte. Je prends de la farine de ma vie, de l’eau, quelques œufs, un peu de beurre, je mélange dans l’ordre : le puits, la tatouille, la boule bien ronde et tout et tout. Puis, je rataplatisse la pâte au rouleau en bois de frêne, je glisse l’abaisse sur le plateau à tarte, et je remplis de poussins bien frais, pépiants, frétilants et surtout consentants. La cuisson est variable, essentiellement mentale.

La seule véritable difficulté est de faucher le blé à farine de vie au bon moment, trop tôt ou trop tard et on risque de se trouver dans une part de tarte biographique ante ou post-mortem. Les blés ne sont jamais purs de la vie des autres. La pureté, en ma pâtisserie, est proscrite, ainsi que la bonne conscience, la pudeur, la retenue, la tempérance, ces ingrédients étant source de grumeaux, de grilleries crameuses, voire de pavés infernaux.

Mes blés sont métèques, mes farines bises, mes œufs métis, et mon eau-de-vie est du même sang que celui qui coulait dans les veines des amibes ancestrales de ma famille, de l’avant-singe, et de l’avant-coelacanthé, aimables amibes aïeules barbotant joyeusement dans la soupe primordiale.



Le point crucial est le coup de main, le savoir-faire tatouille, le rata-platissage bien conduit, le répartition habile des poussins indisciplinés et enfin la cuisson au four à micro-monde, l'expérience tartifère en somme. Le plus difficile ensuite est de trouver la bonne part de la tarte. Les tartes sont rondes et jamais la part autobiographique n'est indiquée par un trait de coupe en pointillé, ou une marque quelconque. Non. La part recherchée peut être n'importe où dans la tarte. La pointe au centre, la partie la plus large au bord. Comment la retrouver? La réponse ne plaira pas à tout le monde : si l'auteur s'est donné tant de mal pour tirer de la vulgaire farine de sa vie une tarte fabuleuse. S'il a, par la miraculeuse chimie pâtissière, réussi à faire qu'aucun ingrédient ne se distingue plus des autres. S'il est parvenu à ce résultat qu'une forme, un goût, des couleurs, des parfums insoupçonnés éclatent dans son livre. Pourquoi, mais pourquoi, lui poser une question aussi tarte?

– *D'où est venue l'idée de dessiner des poussins ?*

– Il suffit de regarder une crèche ou une garderie, avec une vingtaine d'enfants de douze ou seize mois en train de vaquer à leurs affaires sur la moquette, assis, couchés, ventrés, rampant, sautillant, vacillant, tombant sur leurs culs, endormis, autoparfumés, reptant, couleuvrant, confiturés, maculés, bavant, coulant du nez, s'embrassant, se repoussant, hilares, boudeurs, grognons, enfilant leurs doigts dans n'importe quoi, goûtant n'importe quoi, régurgitant, logorrhéiques, volubiles, planeurs, collés au plafond, pour comprendre pourquoi je me suis mis à dessiner des poussins.

C'était quoi la question?

– *Quand vous rêvez que vous êtes Claude Ponti, avez-vous envie de vous réveiller ?*

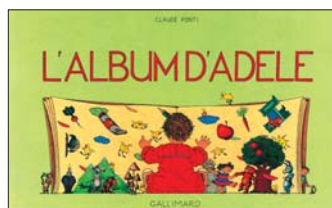
– NON ! Laissez-moi dormir !



RÉVÉLATIONS PONTIESQUES

L'Albume d'Adèle

« Quand votre alboime fait boum. » Bergson



L'albime D'Adèle devait être un cadeau de naissance pour Adèle. Un premier livre pour un bébé formidable, doté de quatorze cerveaux et d'une grâce quasi céleste (« La perfection n'est pas de ce monde. » Kant). L'albame était conçu comme un livre fondateur et initiateur à la vie (« Pas moins. » Descartes). Plus grand que le regard du bébé, sans texte (« Un bébé ne sait pas lire

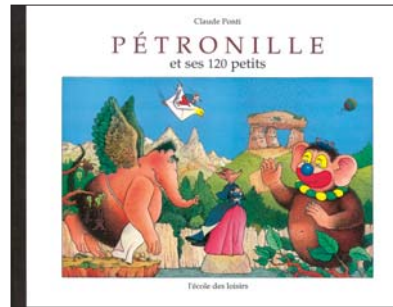
des mots. » Boileau) et offrant des possibilités de lectures d'images, de concepts, de verticalités, de transversales, d'avant en arrière et inversement (« Les bébés ne sont pas idiots. » F. Dolto). Un Albeume à la hauteur de l'agilité intellectuelle et de l'imagination créatrice du bébé (« Si les bébés pouvaient parler... ils babilleraient. » B. Cyrulnik). Un faux imagier. Habité de poussins prêts à mettre le bazar partout et à déclencher des histoires. Et tout inventer (« Quand l'homme surgit dans son Histoire. » Pascal Picq). Un albuime qui était un chef-d'œuvre latent grâce au fabuleux potentiel créateur des enfants. Il fut un chef-d'œuvre patent (« L'orgueil est dans la culotte de la poutre qui court sans mousse au pied du mur. » Ésope).

Bon Dieu, comment ça s'écrit Albome ?



Pétronille et ses 120 petits

Le tremblement de terre



Pétronille est le premier livre de l'Auteur édité à l'école des loisirs, où, contrairement à l'idée que l'on se fait avec un nom pareil, on travaille beaucoup. Ce qui fait que c'est une excellente mazon où tous les auteurs passés, présents et à venir rêvent d'être publiés, ainsi que leurs livres.

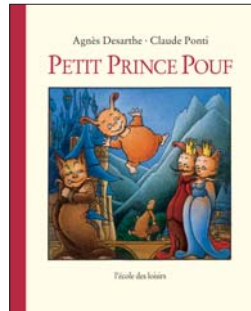
Pétronille est en fait l'histoire d'un tremblement de terre. L'Auteur, un grand artiste habitué à travailler chez lui n'importe quand, se retrouva à trente-sept ans, après la naissance de sa fille, avec un bébé à la maison. Du soir au matin et du matin au soir, à chaque seconde à l'intérieur des minutes, et à chaque minute à l'intérieur des heures, et pareil pour les jours, les mois, les années. Apprendre à travailler et dormir entre deux tétées, trois bribrons, surfer sur les vomis, éviter les rototos avec jets gluants, trouver les couches à la bonne taille, cesser de confondre le Nutella et le

caca de bébé, faire des bouillies, et ne jamais jeter le bébé par la fenêtre. Et cela en duo avec une mère aussi à l'ouest que lui, l'Auteur. Doter Pétronille de cent vingt petits parut à l'Auteur la seule façon, approximative, de donner une idée des bouleversements de sa vie, et de rendre hommage aux milliards de mères qui, depuis l'aube des temps, s'occupent des bébés.



Petit Prince Pouf

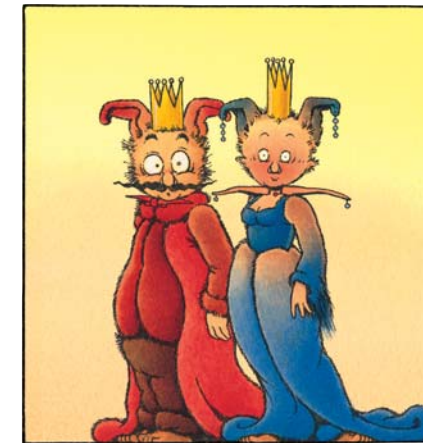
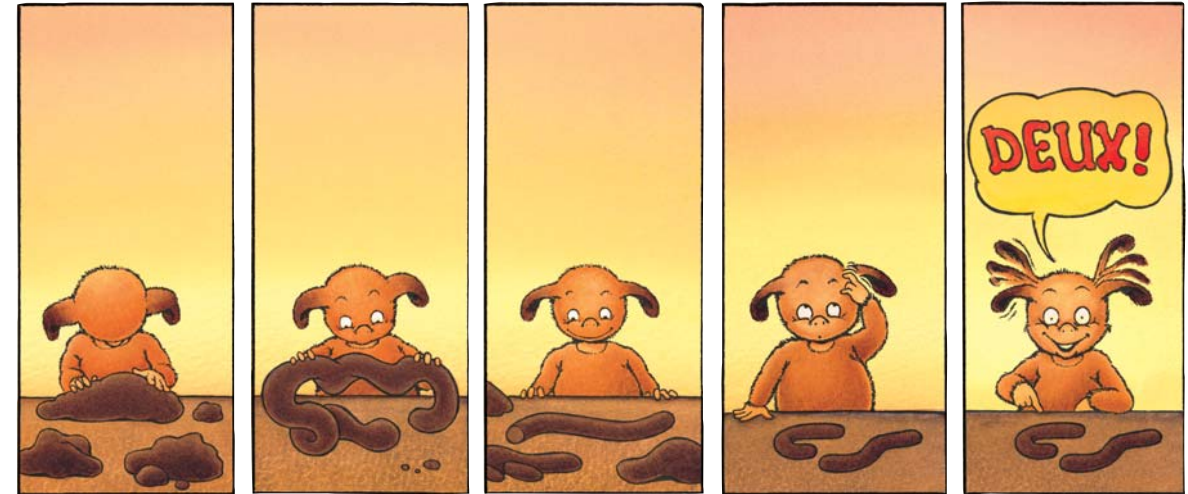
Le PPP



Très rarement, d'autres auteurs que l'Auteur (il en existe) ont, par accident, du talent ou de bonnes idées qu'ils arrivent, exceptionnellement, à écrire ou à formuler. Le PPP est un cas de ce type. Une modeste jeune femme fit proposer à l'Auteur d'illustrer son texte. Chose que l'Auteur ne fait jamais. L'Auteur consentit, car le PPP n'était pas un mauvais texte.

Et il créa les dessins les plus laids et les plus stupides qu'il put, qui firent du PPP un chef-d'œuvre.

En vérité, l'Auteur piqua une énorme colère due à la jalousie et à l'infatuation. Il ne supportait pas que quelqu'un d'autre ait écrit ce texte, qu'il jugeait digne de lui seul. « Pourquoi ce n'est pas moi qui ai écrit cette ¶∞Ωμ∂%φ®f★© de Ø≈Z;π™ d'histoire? »



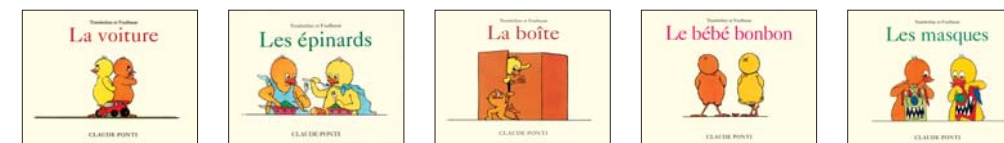
Les séries

C'est risqué

Blaise : J'ai commencé par une histoire où apparaissait Blaise. C'était *Blaise et la tempêteuse bouchée*. Puis les autres albums ont suivi. Mais le personnage du poussin masqué me plaisait bien et il plaisait aussi aux enfants. Deux bonnes raisons de continuer avec *Le jour du Mange-poussin*, puis les deux autres. Au départ, je n'avais pas du tout l'idée de suite ou de série autour du même personnage. Ce sont les histoires qui ont imposé les livres.

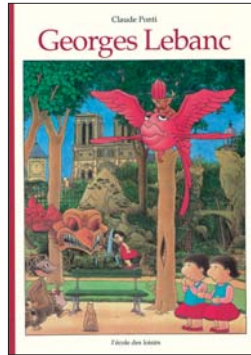
Tromboline et Foulbazar : Mon éditeur préféré m'a demandé des livres pour les tout-petits. C'est pour cette raison que *Tromboline et Foulbazar* sont apparus et sont restés. Ils arrivent par groupes de trois.

Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moïselle : Ce sont vraiment les histoires qui ont choisi les livres, et leur format, et tout. J'avais beaucoup cherché comment faire, sans trouver, jusqu'au moment où j'ai écouté les personnages, des sortes de souris.

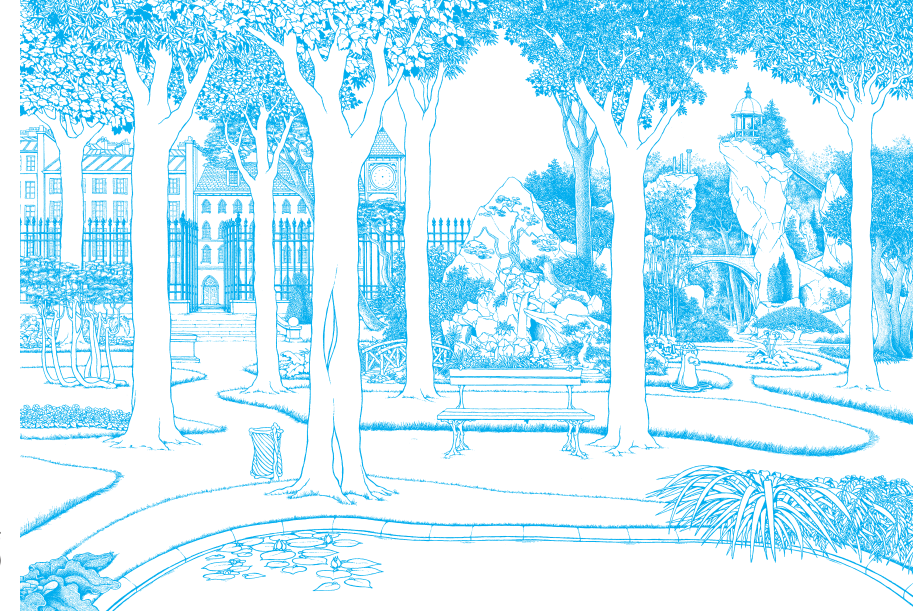


Georges Lebanc

Révélation...



Georges le banc est un banc de square. Par définition, les bancs de square ne bougent pas. Ils voient toujours la même chose devant eux et ils ne voient jamais la même chose qui est derrière eux. C'est la base du livre : le décor devant et le décor derrière. Ensuite, il suffisait de dessiner et d'écrire tout ce qui se passe sur ce banc. C'était une des plus vieilles idées de l'Auteur, il l'a eue à l'époque de *L'album d'Adèle*. Mais il lui fallut attendre un certain temps pour réunir les éléments nécessaires ainsi que les confidences de Georges, qui peut être très pudique, et aller jusqu'à l'excès de scrupules en ce qui concerne les secrets des gens qui s'assoient sur lui. Le lecteur attentif notera au passage à niveau des pages qu'il n'y a jamais de mines antipersonnel, ni de Mort-aux-rats et encore moins de guimauve. C'est une constante éthique de l'Auteur, que l'on peut porter à son crédit, il déteste les livres qui collent ou qui tuent.



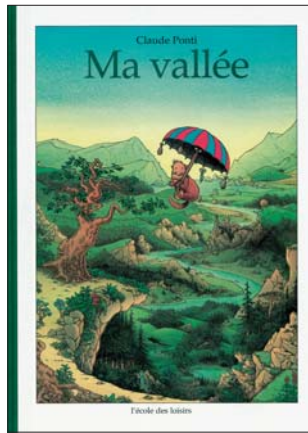
Décor situé derrière Georges
pages 2-3 (gardes avant)



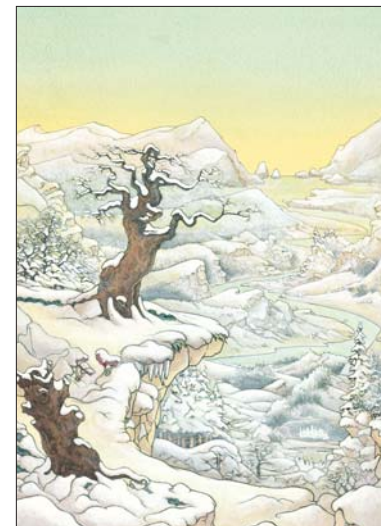
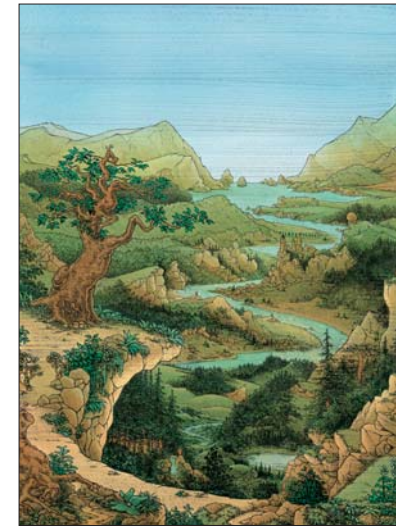
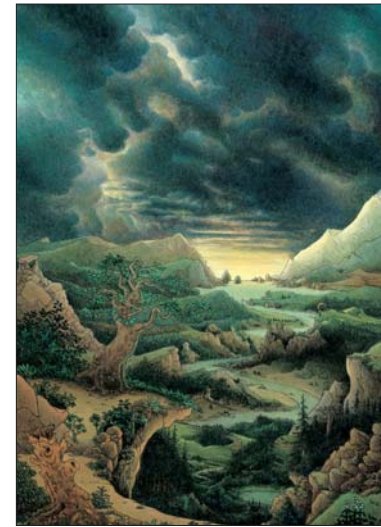
Décor situé devant Georges
pages 46-47 (gardes arrière)

Ma vallée

La preuve !

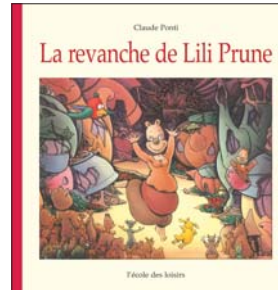


Avec *Ma vallée*, on a la mégapreuve absolue que l'Auteur est un gigaparesseux. Un seul décor plus grand que le livre, quelques cadrages différents, et le tour est joué. Une exposition des dessins aux intempéries, la pluie, la neige, le vent, c'est le climat qui a fait le reste et l'essentiel. Nul n'ignore l'existence de la photocopieuse, du scanner et de l'imprimante, c'est grâce à ces instruments que l'Auteur a une réputation totalement usurpée d'extradessinateur. Au vrai, l'intérêt du livre est dû à la collaboration spontanée et désintéressée des Touim's, et à la faculté d'extension infinie du paysage à la dernière page. Ainsi qu'à quelques autres détails que l'Auteur, vexé par la révélation de ses petites turpitudes et formes de dissimulation, refuse de révéler.



La revanche de Lili Prune

La quintessence de l'enfance



Inventer le monde et tout ce qu'il contient est une préoccupation constante de l'Auteur. C'est un fait vécu, autobiographique, personnel, inclus dans son parcours de vie au quotidien. Tous les matins, il réinvente le monde et tout ce qu'il contient. À y bien réfléchir, c'est d'une prétention extraordinaire.

À bien y réfléchir une deuxième fois, il est urgent de ne pas le détromper, car s'il a raison, nous, les ingrédients du monde, n'existons QUE parce qu'il nous récrée tous les matins. Un jour, l'Auteur s'est aperçu que les enfants faisaient comme lui, mais à longueur de journée, y compris la nuit. Sans cesse, ils créent et recréent le monde. Et sans cesse les adultes, qui sont pourtant d'anciens enfants, leur dénie ce pouvoir. C'est pourquoi l'Auteur écrit l'histoire de Lili Prune, une fille remarquable qui ressemblait beaucoup à sa propre fille. Confondu par la coïncidence ressemblative, et par le fait que sa fille avait dix-huit ans, il lui dédia le livre illico.



*Dès le premier jour, Lili Prune découvrit
que lorsqu'elle avait les yeux ouverts,
elle voyait les...*



*... oisouilles de son mobile. Et que
lorsqu'elle avait les yeux fermés,
elle ne les voyait plus du tout.*



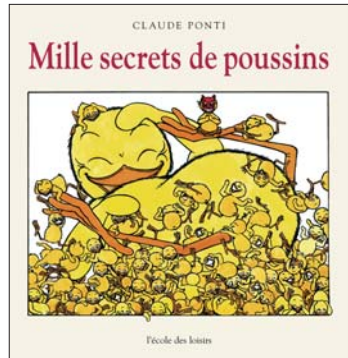
*Les yeux ouverts, il faisait jour.
Les oisouilles aussi ouvraient les yeux,
on pouvait se lever, comme le soleil.*



*Les yeux fermés c'était la nuit.
Les oisouilles fermaient les yeux,
on pouvait s'endormicouetter.*

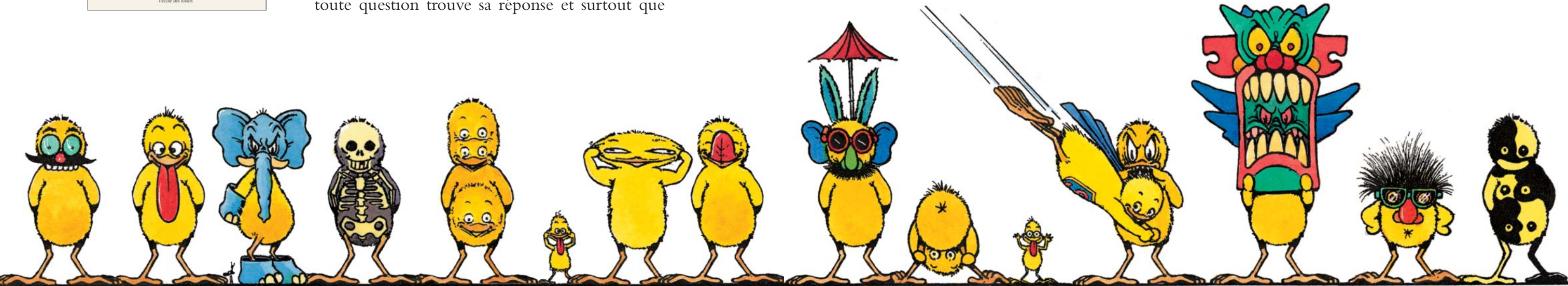
Mille secrets de poussin

Ne vous en déblaise



Lassé de répondre aux questions des parents qui, contrairement aux enfants, ne comprennent rien à rien et plus particulièrement à la nature des poussins, à leurs mœurs et coutumes, ainsi qu'à l'identité de Blaise le poussin masqué, l'Auteur, fatigué mais de bonne composition, réalisa ces pages immortelles comme les poussins afin que toute question trouve sa réponse et surtout que

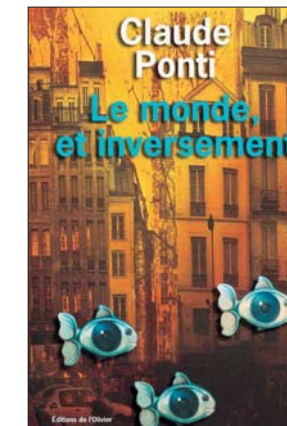
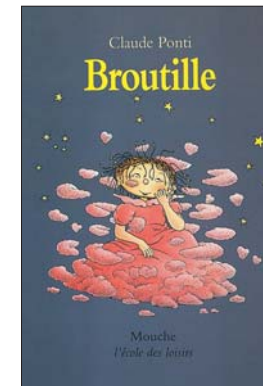
tout enfant puisse vivre loin de l'idée qu'il a été conçu par des Crétins indélébiles et condamné à vivre avec eux jusqu'à sa majorité, ce qui, pour un enfant de deux ou trois ans, représente une idée assez juste mais irrésistiblement angoissante de l'éternité. Et pour être sûr que les enfants cessent de se sentir seuls dans le chaos de ce monde adultique, il a mis, dans cet ouvrage, quelques poussins qui montrent leurs fesses aux parents.



Broutille, les romans et le théâtre

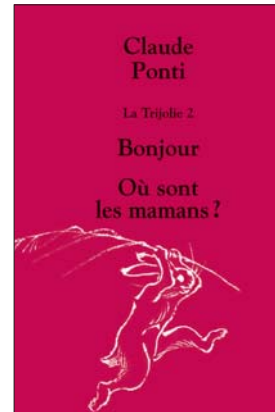
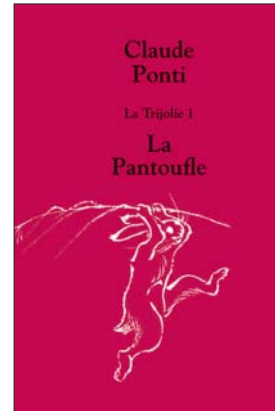
Au début, le commencement et ensuite, la fin, et inversement

Assez parlé de l'Auteur, parlons un peu de moi : « Peindre, dessiner, faire des albums pour enfants, oui. Écrire, non, j'étais incapable d'écrire. » Mais, petit à petit, au fil des albums, le texte m'est venu, comme dans *Broutille*. Et un jour, j'ai carrément commencé deux romans pour enfants, *Zénobie* et *Les Pieds-Bleus*. Je m'emmêlais dans *Les Pieds-Bleus* jusqu'à ce que je comprenne que c'était un livre pour grandes personnes. Il a été publié aux Éditions de l'Olivier, et suivi de deux autres : *Est-ce qu'hier n'est pas fini ?* et *Le monde, et inversement*.



Ensuite, j'ai écrit des pièces de théâtre pour enfants, *La Trijolie*, composée de *La Pantoufle*, de *Bonjour* et *Où sont les mamans ?*

Quand j'écris, je suis le même, que ce soit pour enfants ou pas. L'idée du lecteur est un sentiment profond, très intériorisé. Pour moi, il n'a pas de visage, pas d'âge défini, mais je ne confonds jamais les deux. Pour les enfants, l'idée qu'ils sont en devenir, en transformation, en état d'apprendre, comme on est en apesanteur, ouvert à tout et confronté à tout, ne me quitte jamais. Sinon, pour les uns comme pour les autres, je veux faire de la littérature. Je pense vraiment que les enfants doivent avoir, pour eux, une vraie littérature sincère comme celle des grandes personnes. La littérature est un échange d'âme à âme, entre le plus intime du lecteur et le plus intime de la personne de l'auteur.



Bibliothèque Jules Vallès à Épinay-sur-Seine, 1998. © Photo d'Aline Hebert-Matray.

BIBLIOGRAPHIE

Aux éditions Gallimard Jeunesse

L'album d'Adèle

1986, 24 p., 420 × 260

Adèle s'en mêle

1987, 36 p., 420 × 260

La colère de M. Dubois

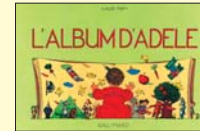
1987, 64 p., 124 × 178, collection Folio cadet (épuisé)

Adèle et la pelle

1988, 40 p., 320 × 260 (épuisé)

La Lune, la Grenouille et le noir

1989, 44 p., 190 × 250, texte de Monique Ponti (épuisé)



À l'école des loisirs

ALBUMS

Pétronille et ses 120 petits

1990, 48 p., 315 × 250. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Blaise et la tempêteuse bouchée

1991, 32 p., 240 × 130 (épuisé). Disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Le jour du Mange-poussin

1991, 32 p., 240 × 130. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

L'Arbre sans fin

1992, 48 p., 315 × 250. Également disponible en format broché: 300 × 250

Publié en coréen et en espagnol.

Blaise dompteur de tache

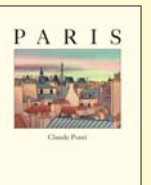
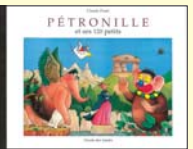
1992, 32 p., 240 × 130 (épuisé). Disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Paris

1992, 80 p., 225 × 285 (nouvelle édition en 2003). Publié en chinois.

Okilélé

1993, 48 p., 315 × 250. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150



La tempête

1993, 36 p., 255 × 270, texte de Florence Seyvos. Également disponible dans les collections
Petite Bibliothèque: 115 × 155 et Lutin poche: 32 p., 190 × 150
Publié en allemand, castillan, catalan et italien.

Tromboline et Foulbazar • La voiture

1993, 24 p., 150 × 110

Tromboline et Foulbazar • Les épinards

1993, 24 p., 150 × 110 (épuisé). Disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Tromboline et Foulbazar • La fenêtre

1993, 24 p., 150 × 110 (épuisé)

Blaise et le robinet

1994, 32 p., 240 × 130 (épuisé) Disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Parci et Parla

1994, 48 p., 300 × 290. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

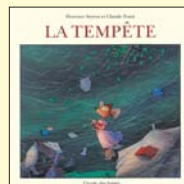
Dans la pomme • Dans le gant • Dans le loup • Derrière la poussette

Sur le lit

1994 (albums tout-cartons)

Le Chien invisible

1995, 40 p., 255 × 270. Également disponible dans la collection Lutin poche: 150 × 190



L'Écoute-aux-portes

1995, 48 p., 315 × 250

Tromboline et Foulbazar • La boîte

Tromboline et Foulbazar • Le bébé bonbon

Tromboline et Foulbazar • Les masques

1995, 24 p., 150 × 110. Publiés en édition bilingue chinois/anglais.

Sur la branche • Dans la voiture • Au fond du jardin

1996, 10 p., 230 × 170, tout-cartons. Ils sont regroupés dans la collection Lutin poche
sous le titre *Dans la voiture*: 2000, 32 p., 190 × 150. Publiés en castillan et en catalan.

Le Tournemire

1996, 48 p., 315 × 250. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Le Nakakoué

1997, 48 p., 315 × 250. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Ma vallée

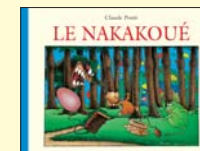
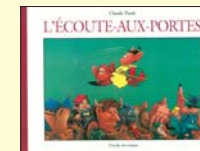
1998, 24 p., 270 × 380. Publié en castillan, catalan, allemand, italien et coréen.

Tromboline et Foulbazar • Le A

Tromboline et Foulbazar • Le cauchemar

Tromboline et Foulbazar • Le nuage

1998, 24 p., 150 × 110



Monsieur Monsieur • Bizarre... bizarre

Monsieur Monsieur • Le Chapeau à secrets

Monsieur Monsieur • Les Chaussures neuves

Monsieur Monsieur • Une Semaine de Monsieur Monsieur

1999, 32 p., 110 × 150

Sur l'île des Zertes

1999, 72 p., 220 × 160. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Publié en américain.

Le Doudou méchant

2000, 56 p., 250 × 270. Également disponible dans la collection Lutin poche: 150 × 190

Publié en coréen.

Georges Lebanc

2001, 48 p., 270 × 380. Publié en coréen, castillan et catalan.

Tromboline et Foulbazar • Le chien et le chat

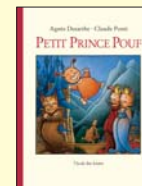
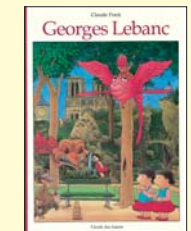
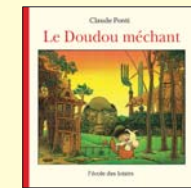
Tromboline et Foulbazar • Le non

Tromboline et Foulbazar • Le petit frère

2001, 24 p., 150 × 110

Petit Prince Pouf

2002, 80 p., 130 × 165, texte d'Agnès Desarthe. Publié en castillan, catalan, allemand et italien.



Schmélele et l'Eugénie des larmes

2002, 48 p., 315 × 250. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

La revanche de Lili Prune

2003, 56 p., 250 × 270. Également disponible dans la collection Lutin poche: 150 × 190

Blaise et le château d'Anne Hiversère

2004, 48 p., 270 × 380. Également disponible dans la collection Lutin poche: 190 × 150

Publié en espagnol et en italien.

Monsieur Monsieur • Les Montres molles

Monsieur Monsieur • Le Réfrigogérateur

Monsieur Monsieur • Un Thé d'été

2004, 32 p., 110 × 150

Mille secrets de poussins

2005, 40 p., 255 × 250

Almanach ouroulboulouck

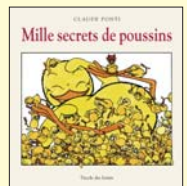
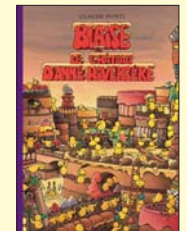
2007, 160 p., 180 × 230

Catalogue de parents pour les enfants qui veulent en changer

2008, 48 p., 270 × 380

Bih-Bih et le Bouffron-Gouffron

2009, 48 p., 415 × 290



À l'école des loisirs

ROMANS POUR LES JEUNES

Broutille

1991, 72 p., 125 × 190, collection Mouche

Pochée (Illustrations)

1994, 64 p., 125 × 190, texte de Florence Seyvos, collection Mouche

Également disponible en coffret avec un CD + le livre toilé, 64p., 130 × 165

Publié en allemand, japonais, grec et italien.

Zénobie

1997, 196 p., 125 × 190, collection Neuf

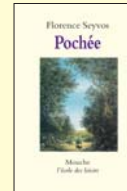
THÉÂTRE

La Trijolie 1 – La Pantoufle

2006, 80 p., 125 × 190

La Trijolie 2 – Bonjour • Où sont les mamans ?

2006, 64 p., 125 × 190



Aux Éditions de l'Olivier

ROMANS POUR LES ADULTES

Les Pieds-Bleus

1995, 256 p., 140 × 205

Également disponible aux Éditions du Seuil, dans la collection «Points», n° P462

Est-ce qu'hier n'est pas fini ?

1999, 288 p., 140 × 205

Le monde, et inversement

2006, 304 p., 140 × 205



